# LE GARDE-CHASSE

# NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

**L'Initié**, par H. DE BALZAC. 2 vol. in-8.
**Laurence de Montmeyllan**, par MOLÉ GENTILHOMME. 5 vol. in-8.
**Le Garde-chasse**, par ÉLIE BERTHET. 3 vol. in-8.
**Le Beau Laurent**, par PAUL DUPLESSIS, auteur des *Boucaniers* et de *Montbars l'Exterminateur*. 4 vol. in-8.
**La chute de Satan**, par AUGUSTE MAQUET, collaborateur d'ALEXANDRE DUMAS, auteur du *Comte de Lavernie*, etc., etc. 5 vol. in-8.
**Rigobert le Rapin**, par CHARLES DESLYS, auteur de *Mademoiselle Bouillabaisse*, la *Mere Rainette*, etc., etc. 3 vol. in-8.
**Madame de la Chanterie**, par H. DE BALZAC. 1 vol. in-8.
**Le Guetteur de Cordouan**, par PAUL FOUCHER. 3 vol. in-8.
**La Chasse aux Cosaques**, par GABRIEL FERRY, auteur du *Coureur des Bois*. 4 vol. in-8.
**Le Comte de Lavernie**, par AUGUSTE MAQUET, collaborateur d'ALEXANDRE DUMAS. 4 vol. in-8.
**Montbars l'Exterminateur**, par PAUL DUPLESSIS, auteur des *Boucaniers*. 5 vol. in-8.
**Un Homme de génie**, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
**Le Garçon de Banque**, par ÉLIE BERTHET. 2 vol. in-8.
**Les Lorettes vengées**, par HENRY DE KOCK. 3 vol. in-8.
**Roquevert l'Arquebusier**, par MOLÉ-GENTILHOMME. 4 vol. in-8.
**Mademoiselle Bouillabaisse**, par CHARLES DESLYS, auteur de la *Mere Rainette*, la *Dernière Grisette*, etc., etc. 3 vol. in-8.
**Le Chasseur d'Hommes**, par EMMANUEL GONZALÈS. 2 vol. in-8.
**L'Usurier sentimental**, par G. DE LA LANDELLE. 3 vol. in-8.
**L'Amour à la Campagne**, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
**La Mare d'Auteuil**, par CH. PAUL DE KOCK. 6 vol. in-8.
**Les Boucaniers**, par PAUL DUPLESSIS. 3 vol. in-8.
**La Place Royale**, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
**La marquise de Norville**, par ÉLIE BERTHET. 3 vol. in-8.
**Mademoiselle Lucifer**, par X. DE MONTÉPIN. 3 vol. in-8.
**Les Orphelins**, par madame la comtesse DASH. 3 vol. in-8.
**La Princesse Pallianci**, par le baron de BAZANCOURT. 5 vol. in-8.
**Les Folies de jeunesse**, par MAXIMILIEN PERRIN. 3 vol. in-8.
**Livia**, par PAUL DE MUSSET. 3 vol. in-8.
**Bébé, ou le Nain du roi de Pologne**, par ROGER DE BEAUVOIR. 3 vol. in-8.
**Blanche de Bourgogne**, par Madame DUPIN, auteur de *Cynodie*, *Marguerite*, etc. 2 vol. in-8.

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

# LE
# GARDE-CHASSE

PAR

ÉLIE BERTHET

I

PARIS
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE SAINT-JACQUES, 38.

# CHAPITRE PREMIER

I

## L'ARRIVÉE.

Il n'y avait pas dans tout le pays chartrain, vers l'année 1821, de forêt plus vaste, plus productive, en même temps mieux percée et mieux fournie de gibier que celle de Saint-Léger,

appartenant alors au comte Gustave de Ganges.

Le comte, issu d'une noble famille bauceronne, occupait une charge importante à la cour; il ne pouvait donc visiter fréquemment le château, dont la forêt était une dépendance.

En revanche, madame de Ganges, sa jeune et jolie femme, que la faiblesse de sa santé tenait, disait-on, éloignée du monde, habitait toute l'année cette belle propriété, et sa presence ne contribuait pas peu sans doute à mainte-

nir l'ordre admirable qu'on y remarquait.

D'ailleurs, un régisseur, actif et habile, surveillait, en l'absence du maître, les travaux de culture et d'entretien.

Aussi, dans les rares apparitions que faisait le comte à sa terre, trouvait-il toujours ses champs en plein rapport, ses prairies couvertes de magnifiques fourrages, ses routes de chasse soigneusement sablées.

S'il invitait ses nobles amis de Saint-

Cloud ou des Tuileries à venir passer quelques jours à Saint-Léger, il offrait à leurs coups une telle quantité de daims, de cerfs, de chevreuils, de faisans ou de perdrix, que les veneurs habitués aux profusions des forêts royales, en étaient eux-mêmes émerveillés.

Mais, comme nous l'avons dit, les visites de M. de Ganges devenaient rares; il était jeune encore, il aimait le plaisir et ne manquait pas de distractions à la cour; il laissait parfois passer des années entières sans paraître à sa

terre, dont il exigeait pourtant les revenus avec un empressement remarquable.

Pendant ce temps, le gibier se multipliait d'une manière prodigieuse, et soit amour du changement, soit instinct du mal commun chez les bêtes comme chez les hommes, il quittait souvent la profondeur des bois pour se répandre dans les cultures environnantes.

Des hardes entières de daims et de cerfs venaient la nuit brouter les branches basses des arbres fruitiers; des ba-

taillons de lapins se glissaient, à travers les haies, dans les jardins des fermiers, et dévoraient choux et salades jusqu'aux racines; parfois aussi, des familles de sangliers brutaux allaient prendre leurs ébats au milieu des champs de blé mûr, et gaspillaient les moissons.

Les plaintes et les réclamations des cultivateurs voisins assaillaient sans relâche M. Dubreuil, le régisseur de Saint-Léger.

M. Dubreuil, après avoir évalué le dégât, payait largement; cela consolait les

victimes des déprédations, mais cela ne les vengeait pas; or le paysan est essentiellement rancunier et vindicatif; aussi la plupart des habitants du canton se firent-ils braconniers.

A la vérité la disposition des lieux présentait de merveilleuses facilités à ces prétendus vengeurs des récoltes publiques.

Outre le village de Saint-Léger, où se trouvait le château du même nom, deux ou trois autres villages étaient disséminés autour de la forêt.

La forêt elle-même avait plus de deux lieues de longueur ; elle renfermait des taillis impénétrables, des gorges, des ravins, des marécages où la poursuite devenait impossible.

On comprend combien ces circonstances étaient favorables aux maraudeurs, soit pour tendre des piéges, soit pour se cacher quand on les surprenait ; l'impunité leur paraissait assurée, et l'abondance extraordinaire du gibier promettait des bénéfices considérables à leur coupable industrie.

Une vaste association de braconniers

se forma donc dans les villages voisins ; et bien que cette *sainte vehme* des lapins et des chevreuils agît toujours de nuit et dans le plus grand mystère, on reconnut à des signes certains qu'elle opérait sur une large échelle.

Dès que M. Dubreuil avait eu connaissance de ces méfaits, il avait donné les ordres les plus sévères pour les réprimer.

Les six gardes, chargés de la surveillance de la forêt, s'étaient épuisés en patrouilles nocturnes, sans rien découvrir.

Les brigades de gendarmerie des environs étaient venues apporter leur concours et appuyer les battues ; pas un des invisibles coquins n'avait été pris.

Cependant on avait la certitude qu'ils continuaient leurs dévastations, comme pour narguer la force publique.

En désespoir de cause on fit des visites domiciliaires chez les habitants du pays soupçonnés de se livrer au braconnage ; mais on s'adressa mal sans doute, ou les délinquans avaient été prévenus, car tous les suspects

sortirent de ces épreuves blancs comme neige.

Alors le découragement s'empara des gardes et de leurs acolytes en chapeau galonné ; harassés, démoralisés, ils ne luttèrent plus que mollement contre des ennemis insaisissables.

D'ailleurs, la trahison seule pouvait déjouer ainsi leurs efforts ; se défiant les uns des autres, ils ne s'entendaient plus, et chacun craignait d'appeler individuellement sur soi, par un zèle exagéré, la colère des audacieux maraudeurs.

Un événement qui s'était passé six mois environ avant le jour où commence cette histoire, avait achevé de refroidir leur ardeur.

La plupart des gardes de Saint-Léger logeaient soit au château, soit dans les villages environnants; un seul occupait une maisonnette isolée, au milieu de la forêt, à portée des localités les plus giboyeuses, et par conséquent les plus exposées aux entreprises des braconniers.

Cette maisonnette, de construction

solide, située à l'angle d'un carrefour dont les longues routes rayonnaient dans tous les sens, s'appelait la Maison-Grise.

L'endroit habité le plus prochain était la faisanderie de M. de Ganges, située pourtant à plus d'un quart de lieue de là. Or, le garde de la Maison-Grise paraissait inspirer particulièrement des craintes aux chasseurs nocturnes.

Il pouvait en effet sortir à toute heure de chez lui sans qu'il fût possible de signaler de loin sa présence; en se glissant à travers les arbres, il de-

vait aisément arriver jusqu'aux délinquans.

Les passées du gibier se trouvaient seulement à quelques centaines de pas de son habitation ; c'était lui qui saisissait le plus grand nombre de lacets et d'engins et de braconnage.

Pas un coup de fusil ne retentissait dans les fonds broussailleux où les chevreuils avaient leur quartier-général, que le garde de la Maison-Grise n'accourût aussitôt pour constater le délit.

Cet homme gênait donc beaucoup les

*teneurs* d'affût, et les plus terribles menaces lui avaient été adressées d'une manière indirecte, s'il voulait remplir son devoir trop rigoureusement.

Ce poste périlleux était occupé par un garçon alerte et vigoureux, appelé Joseph Ducros. Il demeurait à la Maison-Grise avec une vieille parente, et vivait dans une solitude absolue.

Ducros avait été soldat; il était plein de bravoure.

Son caractère doux et paisible lui con-

ciliait la sympathie de tous les honnêtes gens des alentours.

On assurait que, plus d'une fois, il avait laissé aller des braconniers pris en flagrant délit, en se contentant de leur adresser des admonestations sévères ; mais le garde était fort discret ; nul ne savait le nom des coupables qu'il avait amnistiés.

Cependant, le bruit de cette indulgence parvint aux oreilles de M. Dubreuil ; le régisseur fit au pauvre Ducros des reproches dont celui-ci fut vivement affligé.

D'un autre côté, les menaces dont il était continuellement l'objet, révoltèrent la fierté de l'ancien soldat; il annonça donc hautement qu'il allait redoubler de surveillance et qu'il serait désormais impitoyable dans l'exercice de ses fonctions. Il le dit, et il voulait sans doute joindre l'effet à la menace, mais il n'en eut pas le temps; deux jours après, un matin, on trouva Ducros étendu mort sur la lisière d'un taillis, à quelque distance de son habitation; un coup de fusil, tiré à bout portant, lui avait traversé le cœur.

Cet évènement tragique causa une grande rumeur dans le pays.

La justice commença les investigations les plus minutieuses pour découvrir l'auteur du meurtre.

Plusieurs individus mal famés ou réputés braconniers incorrigibles furent incarcérés ; mais ils durent bientôt être remis en liberté sur un arrêt de non-lieu.

Un seul, nommé Louis Hubert, comparut devant la cour d'assises ; c'était un jeune homme de mœurs douces, à qui l'on pouvait seulement reprocher un goût invincible pour la solitude.

Des charges assez fortes s'élevaient contre lui, mais, à l'audience, Hubert parvint à établir complètement ce qu'on appelle, en terme de palais, un *alibi*.

Il fut donc absous et revint au village de Saint-Léger, où il exerçait une profession manuelle.

Le crime demeura impuni.

A partir de cet évènement, la terreur des gardes de Saint-Léger fut au comble.

Ils n'osaient plus sortir que réunis, et encore ne se hasardaient-ils jamais après le soleil couché dans les parages fréquentés par les maraudeurs.

Quand il fut question de remplacer Ducros à la Maison-Grise, tous, en dépit des plus brillantes promesses, déclinèrent ce dangereux honneur.

Les braconniers étaient résolus, disait-on, à ne souffrir aucun surveillant en cet endroit; ils avaient juré de traiter le premier qui se présenterait comme ils avaient traité Joseph Ducros.

Il était impossible de remonter à la source de ces bruits; quand on avait voulu en connaître les auteurs, on n'avait plus trouvé que ce parleur irresponsable et insaisissable qu'on appelle *tout le monde.*

Néanmoins, ces rumeurs menaçantes devaient avoir une base certaine dans la réalité, et les gardes refusaient avec opiniâtreté de prendre la place de leur défunt camarade.

Le régisseur, désespérant de vaincre ces répugnances, fit alors un appel à

tous les gens de bonne volonté pour occuper le poste vacant ; mais la frayeur avait gagné tout le pays.

Excepté quelques drôles de mauvais renom, qu'on pouvait raisonnablement suspecter d'être affiliés à l'association des braconniers, personne n'osa se présenter, et l'habitation des bois resta déserte.

Huit mois s'écoulèrent ainsi.

Les voleurs de gibier, comme on peut le croire, mirent à profit l'inertie des

gardes de Saint-Léger; leur audace croissait de jour en jour; les lapins, les faisans, les chevreuils diminuaient d'une manière sensible dans la forêt.

Pendant ce long espace de temps, la Maison-Grise, abandonnée, avait pris un aspect sinistre : l'herbe croissait sur le seuil; une mousse verdâtre s'attachait aux volets de bois soigneusement fermés; les arbres environnants l'enveloppaient d'un épais feuillage qui la privait d'air et de jour.

Il y régnait une tristesse glaciale, un

silence morne; aussi la pauvre vieille femme, qui faisait paître sa vache dans les allées du bois, s'en éloignait-elle en se signant; les petits garçons qui cherchaient des nids d'oiseaux ou des fruits de ronces dans le taillis, s'enfuyaient en apercevant le toit de cette habitation maudite.

Tel était l'état des choses quand une rumeur, qui courut avec la rapidité d'un coup de vent dans les villages disséminés autour de la forêt, vint mettre en émoi les esprits.

On assurait qu'un garde, employé jusque-là sur une autre terre appartenant à madame de Ganges, allait venir s'établir à la Maison-Grise avec sa famille.

La nouvelle fut d'abord accueillie par des sourires d'incrédulité ; comment un homme ayant son bon sens oserait-il braver ainsi une mort certaine ? Mais des curieux, qui peut-être avaient un intérêt particulier à s'assurer du fait ; poussèrent une reconnaissance dans la forêt.

Ils furent surpris de voir un certain nombre d'ouvriers occupés à remettre en état l'habitation du garde.

Les uns élaguaient les branches parasites des arbres voisins, des maçons blanchissaient, à la chaux, les murs rongés d'humidité; des serruriers réparaient les portes et les fenêtres ; il semblait qu'on voulait approprier de nouveau cette maison de mort aux besoins des vivants.

Cependant les curieux essayaient de douter encore; le bâtiment avait beau-

coup souffert l'hiver précédent ; des réparations étaient indispensables, si l'on ne voulait le voir tomber en ruines.

Ces travaux ne prouvaient donc rien, quant à l'arrivée prochaine d'un successeur de Ducros; mais bientôt la grande nouvelle reçut une éclatante confirmation, et les plus sceptiques furent forcément convaincus.

Un jour de septembre, vers les quatre heures du soir, une petite caravane sortit du château de Saint-Léger et descen-

dit la rue raboteuse du village pour gagner la forêt.

Elle se composait d'une sorte de fourgon, couvert en toile cirée, qui semblait contenir des meubles et des paquets.

Un charretier conduisait le cheval par la bride, afin de lui faire éviter les ornières et les trous à fumier qui bordaient la rue.

Deux femmes en costume de campa-

gnardes, étaient cahotées sur le devant de la voiture ; un petit chien de race douteuse, les pattes posées sur un ballot, montrait à côté d'elles sa tête fine et intelligente.

L'une de ces femmes, déjà sur le retour, était grande, maigre, pâle, d'apparence timide et triste ; Lavater eût cru lui trouver de la ressemblance avec une biche effarouchée.

L'autre, jeune fille de dix-huit à vingt ans, avait une figure fraîche et avenante,

l'œil doux et à fleur de tête, des mouvements pleins de vivacité; toujours d'après le système de Lavater, on eût pu la comparer à la gazelle sémillante et joyeuse.

La gazelle pourtant était fille de la biche, en dépit des lois naturelles, et toutes les deux manifestaient en ce moment une curiosité craintive qui ajoutait encore à leur ressemblance avec les types indiqués par le célèbre physionomiste.

Derrière le fourgon, venaient à pied

deux personnages sur lesquels se concentrait spécialement l'attention des gens du village.

Le premier était le régisseur, M. Dubreuil, bel homme à mine ouverte, aux vêtements soignés, aux manières polies; on le saluait avec autant de respect qu'on eût pu le faire pour le comte de Ganges qu'il représentait.

Personne ne connaissait le second; c'était un petit homme de cinquante-cinq ans, un peu chargé d'embonpoint, à ventre proéminent; cependant on ju-

geait, à la fermeté de son geste, à la largeur de ses épaules, que cet embonpoint n'avait pas encore influé sur sa vigueur et qu'il employait pour le combattre une incessante activité.

Son œil verdâtre ne manquait pas d'éclat, mais il avait une bonne et large face épanouie, une grande bouche à dents blanches, toujours prête à sourire. Rien de placide et de réjoui comme ce visage épaté, à nez camard et à double menton.

On eût dit que cet homme n'avait

jamais éprouvé de sensations désagréables, qu'aucun accident n'avait pu jamais altérer ses digestions et sa bonne humeur.

Son costume était caractéristique : il portait un habit à la française vert et des culottes de drap ; de longues guêtres serraient ses jambes nerveuses et bien tournées ; un chapeau à cornes couronnait son chef ; une petite queue de rat, bien serrée, frétillait sur le collet de son habit.

Mais ce qui ne laissait aucun doute

sur sa qualité, c'était d'abord un large baudrier de sabre décoré sur la poitrine d'une brillante plaque armoriée, puis un fusil, encore enfermé dans un étui de cuir, et appuyé sur son épaule.

L'apparition de ces gens dans la principale rue de Saint-Léger produisit une sensation inexprimable.

Les ménagères se mettaient sur le seuil de leur porte pour les voir passer ; les enfants, pieds nus, emboîtaient le pas derrière eux.

Le tailleur du village, un écheveau de fil autour du cou, en forme de collier, se penchait à sa fenêtre.

Le maréchal-ferrant accourut du fond de sa forge, tenant encore au bout de ses pinces le fer rouge qu'il allait appliquer au sabot d'une pratique.

Le maître d'école, grand gaillard à figure hypocrite, abandonna sa bouteille à moitié pleine sur la table du cabaret.

Des centaines de visages effarés se

montrèrent à toutes ouvertures des maisons, aux lucarnes des granges et des fenils; Saint-Léger tout entier était en l'air et dans l'attente.

Cette espèce d'inquisition semblait gêner beaucoup les deux pauvres femmes du fourgon ; quoique fort curieuses elles-mêmes, souvent elles rougissaient et baissaient les yeux devant ces regards effrontés.

En revanche, le garde, puisque telle était la profession du compagnon de

M. Dubreuil, ne se montrait nullement embarrassé.

Il marchait d'un pas égal et causait à demi-voix avec le régisseur qui semblait avoir pour lui les plus grands égards; parfois un gros rire témoignait à quel point il était exempt de préoccupations pénibles.

Comme le chariot allait lentement, à cause du mauvais état du pavé, les gens du village eurent le temps de faire leurs observations.

Le tailleur, qui travaillait fréquemment pour la domesticité du château et qui se piquait d'être parfaitement au courant des affaires locales, fit un signe à son voisin le forgeron, et lui dit à travers la rue :

— C'est lui, monsieur Durand, c'est sûrement le père Vinet, le nouveau garde.

M. Dubreuil va sans doute l'installer à la Maison-Grise... Il a l'air bien content, M. Dubreuil ! On dirait qu'il a trouvé la pie au nid.

Mais si l'autre pauvre diable savait le fond des choses, il ne rirait pas de si bon cœur.

— Oui, oui, répliqua le forgeron d'un ton gouailleur, le régisseur est en train de l'enjoler et de lui dorer la pilule... Il n'a pas l'air malin, votre père Vinet ; à mon avis, les madrés de la forêt n'auront pas de peine à le ferrer des pieds de derrière.

— Le fait est, dit le maître d'école d'un air de raillerie sinistre, qu'avec ses courtes jambes et son gros ventre il ne

courrait pas loin devant un sanglier en colère; sans compter que s'il se brouillait avec les braconniers, sa trogne rebondie présenterait aux balles une plus large cible que la maigre carcasse de l'ancien.

De leur côté les commères du village, groupées devant les portes, ne restaient pas muettes.

— Sainte-Vierge ! disait une vieille fileuse en laissant un moment reposer son rouet, vont-ils donc mettre encore

des créatures du bon Dieu dans cette masure, où l'on prétend que les revenants et les démons font sabbat toutes les nuits? Un soir que je passais avec mon fagot près de la Maison-Grise, j'ai certainement entendu quelque chose et je me suis sauvée de toutes mes forces en récitant des *Pater* et des *Ave*.

— Allez, allez, mère Racot, repartit une voisine, les morts ne sont pas à craindre pour le nouveau garde, mais bien les vivants..... Les braconniers ont juré de *descendre* le premier qui viendrait habiter la Maison-Grise; et ça me

fait l'effet comme si M. Dubreuil conduisait ce pauvre gros père à la boucherie. Mais voyez-le donc!... c'est qu'il a vraiment l'air d'un brave homme, et joyeux et bien *parlant!*..... Quel dommage que ça tombe sur lui!

— Et puis, reprit une autre commère, ces deux femmes assises dans la charrette ne sont-elles pas de sa famille? Je parierais que la vieille est sa femme et l'autre sa fille..... Elles ont vraiment un air décent et honnête, quoique la petite paraisse un peu coquette avec son bonnet brodé.. Tenez, voisines, cela me

chiffonne; si le garde était seul, je dirais : « A la grâce de Dieu! » Mais songer que, s'il arrive un malheur, ces pauvres innocentes seront réduites à l'aumône!...

— Qu'appelez-vous à l'aumône? reprit la voisine avec vivacité; certainement, madame la comtesse, en pareil cas, ne laisserait pas ces créatures à l'abandon. N'a-t-elle pas recueilli dans le château la vieille tante de défunt Ducros, qui maintenant est nourrie, logée, éclairée comme une princesse? Elle agira de même pour celles-là, si le mal-

heur arrive ; et, à ce prix, bien des pauvres femmes donneraient leurs scélérats de maris.

Des rires étouffés accueillirent cette observation, car l'interlocutrice avait précisément pour seigneur et maître un mauvais sujet d'ivrogne, qu'elle eût donné, comme elle disait, *à bon compte.*

Ces propos n'avaient pas été entendus de M. Dubreuil et de son jovial compagnon qui restaient en arrière.

Dès qu'ils paraissaient, on se taisait,

et les fronts se découvraient en silence.

Mais les pauvres femmes de la voiture en saisant quelques mots au passage, et l'expression piteuse des figures, et les doléances qu'elles devinaient au mouvement des lèvres, comme aussi certains renseignements qu'elles avaient recueillis déjà sur leur condition future, semblaient les frapper de consternation.

La caravane traversa le village; quand elle en atteignit l'extrêmité, plusieurs habitants vinrent se mettre en observation sur la lisière du bois, afin de re-

connaître avec certitude la direction qu'elle allait prendre.

Après l'avoir vue s'enfoncer dans une allée ombreuse conduisant à la Maison-Grise; on échangea des signes d'intelligence, et quelques-uns des curieux se répandirent dans diverses directions, comme s'ils avaient hâte de porter au loin une nouvelle de haut intérêt.

Cependant, les voyageurs poursuivaient leur route; le chariot s'avançait pesamment sur un sol uni, moitié sable et moitié gazon; une avenue de haute

futaie projetait autour d'eux une ombre épaisse aux approches du soir.

Cette solitude impressionnait d'une manière pénible les deux pauvres femmes du fourgon.

Bien qu'elles entendissent encore derrière elles la voix joyeuse du père Vinet, à qui le régisseur désignait par leur nom les diverses parties du bois, leur malaise semblait augmenter de moment en moment.

Parfois le claquement subit du fouet

du charretier les faisait tressaillir ; cependant elles se taisaient toujours et regardaient de côtés opposés , comme si chacune d'elles eût craint de montrer à l'autre son inquiétude.

Il était presque nuit lorsqu'on arriva dans le voisinage de la Maison-Grise.

Plus on approchait, plus le paysage prenait un aspect sévère et triste ; les arbres se multipliaient de manière à intercepter les faibles lueurs qui venaient encore du ciel.

Un peu de fumée s'échappait, en rasant la terre, des fourneaux de charbon, établis dans une partie lointaine de la forêt, s'insinuait sous les taillis, et formait au souffle de la brise des masses vaporeuses auxquelles se mêlait un brouillard blanc et immobile, provenant d'un étang voisin.

Dans cette épaisse atmosphère, les sons s'absorbaient sans échos; et n'eût été le murmure des voix, le bruit des pas, le grincement des roues du chariot, le silence eût fait peur.

Tout à coup le cheval dressa les oreilles et tourna sur lui-même ; un oiseau noir, qui s'était établi pour y passer la nuit sur une croix de bois élevée au bord du chemin, venait de prendre brusquement son vol en poussant un croassement sinistre.

Les deux femmes ne purent retenir un cri, bien que le charretier eût déjà saisi le cheval par le mors et maîtrisé sa frayeur.

Le garde accourut.

— Allons ! ce n'est rien, mes poulettes, s'écria-t-il, avez-vous peur d'un corbeau ?... Mais qu'est-ce donc que cette croix, monsieur Dubreuil ? continua-t-il en s'adressant au régisseur.

— Elle marque l'endroit où l'on a relevé ce pauvre diable, répliqua M. Dubreuil avec un peu d'embarras ; vous savez ? l'autre... Joseph Ducros.

— Ah ! bigre !

Le père Vinel, ôtant son chapeau, fit avec dévotion un signe de croix.

Puis il se couvrit de nouveau, et reprit tranquillement la conversation.

Les femmes avaient écouté l'explication donnée par Dubreuil et s'étaient jetées en arrière avec horreur, mais la voiture continuait d'avancer; il semblait maintenant qu'on descendît une pente rapide; le cheval n'avait plus besoin des excitations du fouet pour accélérer sa marche.

Après qu'on eût roulé quelques minu-

tes encore, le fourgon s'arrêta tout à coup et le régisseur s'écria :

— Nous y voici, père Vinet ; venez voir votre maison.



# CHAPITRE DEUXIÈME

## II

On se trouvait au fond d'une espèce d'entonnoir sombre.

Quoique deux routes planes, soigneusement entretenues, se croisassent en

cet endroit, il était impossible de trouver une situation plus solitaire et plus sauvage.

La maison elle-même, malgré les réparations récentes, conservait un aspect refrogné.

Ses volets, hermétiquement clos, ses murs rongés de moisissure, son toit surmonté de joubarbes et de trique-madame, avaient un caractère indélébile de désolation.

Elle était basse, écrasée, avec un seul étage au-dessus du rez de chaussée.

Par derrière, on apercevait, à travers les éclaircies d'une haie de sureaux un informe essai de jardin ; mais les légumes ne devaient guère prospérer dans ce bas-fond sans soleil ; et en effet, on n'y récoltait que des chardons gigantesques et des moissons d'orties.

Enfin, le bâtiment n'avait pas été suffisamment dégagé des grands arbres qui l'entouraient, malgré l'amas considérable de branchages fraîchement coupés et accumulées extérieurement contre une de ses murailles; aussi la première vue de leur nouvelle habitation n'avait-

elle rien qui pût réjouir l'âme des pauvres voyageurs.

Cependant le garde, appuyé sur son fusil, contemplait sa future résidence en sifflottant entre ses dents.

Après quelques secondes d'examen, il se contenta de murmurer:

« Ah bigre ! » sans exprimer plus clairement sa satisfaction ou son désappointement.

Sa femme et sa fille n'eurent pas la même réserve.

— Bon Dieu ! dit Fanchette Vinet avec un profond soupir, que cet endroit est triste !

— C'est un tombeau, reprit la mère d'un air de désespoir ; oui, c'est un tombeau, et nous y resterons tous !

Le chef de famille s'approcha d'elles avec vivacité.

— Voulez-vous bien vous taire, pou-

lettes ! dit-il à voix basse; est-ce ainsi que vous reconnaissez les bontés que l'on a pour vous ? Une si bonne place ! de si beaux gages ! si l'on vous entendait !..... La nuit on voit tout noir; demain au jour ce sera différent... En attendant, descendez, continua-t-il plus haut; M. Dubrueil est sans doute pressé de rentrer au château..... Allons, femme, passe-moi mon pauvre Choupille; il doit avoir les jambes engourdies d'être resté si longtemps immobile dans ce fourgon.

Mais déjà Choupille avait sauté gail-

lardement à bas du chariot : il tourna deux ou trois fois autour de son maître, puis alla flairer les murs de la maison, comme pour prendre connaissance à son tour de son nouveau domicile.

Les deux voyageuses s'empressèrent également de mettre pied à terre, et aussitôt le garde, assisté du charretier, commença le déchargement des malles et des effets qui composaient son bagage.

D'un autre côté, M. Dubreuil avait tiré de sa poche un trousseau de clés,

et était parvenu, après de longs efforts, à faire mouvoir sur ses gonds rouillés la porte de la Maison-Grise.

Quand on entra dans la première pièce, formant le rez-de-chaussée, il y régnait une obscurité complète; une odeur nauséabonde, comme celle qu'exhale une cave, saisissait l'odorat; un froid humide donnait le frisson.

Le régisseur s'empressa d'ouvrir les volets pour renouveler l'air, et, aux dernières lueurs du crépuscule, il fut possible d'examiner cette pièce principale du logis.

Elle était assez grande, carrelée en brique avec une cheminée de pierre à son extrémité.

Les fenêtres, tant sur la façade que sur le jardin, étaient munies, outre les volets, de gros barreaux de fer, pour les défendre contre les attaques extérieures.

On avait tenté quelques efforts afin de mettre cette salle en bon état; mais, à travers la couche de chaux étendue récemment sur les murs, il était facile de distinguer encore les traces des infiltrations pluviales.

Quelques meubles fort simples, un lit, une table, des siéges, des armoires, étaient épars dans le plus grand désordre.

— Maudits ouvriers! murmura le régisseur, comme à lui-même; est-ce ainsi qu'ils ont suivi mes instructions? Mais quand on n'est pas là pour voir par soi-même... Les coquins l'auraient-ils fait exprès? Tout le pays s'entend donc avec ces maudits braconniers!

Connaissant parfaitement les êtres de la maïson, il monta pour ouvrir aussi les fenêtres de l'étage supérieur.

Pendant ce temps les deux femmes ne restaient pas inactives; le premier moment de stupeur passé, leur instinct de ménagères l'emporta sur leur secret abattement.

La mère remit les meubles en ordre et les nettoya provisoirement de son mieux; la jeune fille alla chercher au dehors un fagot de branches mortes, et alluma du feu pour donner de la lumière et chasser l'humidité.

D'autre part, Vinet et le charretier travaillaient avec ardeur à décharger le

fourgon, si bien qu'au bout d'un quart d'heure tout avait changé d'aspect. Les bagages étaient soigneusement disposés dans un coin, chaque ustensile avait retrouvé sa place ; une agréable symétrie succédait à la confusion ; enfin la maison semblait déjà revivre après être restée si longtemps dans le silence et l'abandon.

Alors M. Dubreuil parla de se retirer.

Le digne régisseur était méthodique, régulier dans ses habitudes, et l'heure de son souper approchait.

D'ailleurs, peut-être ne se souciait-il pas de s'attarder dans la forêt.

— Allons, père Vinet, reprit-il en se levant, je vous laisse vous installer. Vous avez bien comqris mes instructions, n'est-ce pas? Vos camarades achèveront de vous apprendre ce que vous devez savoir; vous vous entendrez avec eux... Ah! j'oubliais... la seconde allée à gauche conduit à la faisanderie, et madame la comtesse s'y promène souvent à cheval; vous aurez soin, dès que vous saurez là votre maîtresse, de veiller sur elle et de la préserver de toute insulte; puis,

si vous rencontrez quelques personnes du château de Barneville, qui prennent parfois aussi cette allée pour se rendre à Saint-Léger, vous leur montrerez les plus grands égards; M. de Barneville et sa mère, la bonne vieille baronne, sont des amis de la famille de Ganges.

— Suffit, suffit, monsieur Dubreuil, répliqua le garde; fiez-vous à moi. J'aurai l'œil sur notre bonne maîtresse. Elle est presque mon enfant, je l'ai vue si petite!... Oui, oui, les braconniers n'en approcheront pas plus que des faisans de Monsieur tant que je serai là, je vous

le garantis.... Eh ! eh ! bigre ! il y a plus d'une sorte de braconniers comme dit la chanson.

Et le bonhomme partit d'un éclat de rire qui fit danser son large ventre.

Dubreuil semblait avoir quelque chose à dire encore, mais il ne savait comment aborder un point délicat. Il reprit enfin avec un peu d'embarras :

— Écoutez, père Vinet, vous êtes doux comme un agneau, je le sais, mais inflexible dans l'accomplissement de vos de-

voirs. C'est même à cette inflexibilité autant qu'à la bienveillance de madame la comtesse, que vous devez d'avoir été choisi pour cette *garderie*, de préférence à tant d'autres (on voit comme M. le régisseur mentait!) Il est donc juste que vous couriez quelques risques pour mériter une semblable faveur... Cependant, croyez-moi, car c'est un conseil d'ami; ne riez pas trop de ces braconniers avec lesquels vous allez avoir affaire et ne négligez aucune des précautions exigées par la prudence pour votre sûreté... Vous me comprenez, n'est-ce pas? Vous êtes père de famille ; pénétrez-vous de cette pensée que vos fonctions actuelles ne sont pas un jeu d'enfant!

— Bigre! à qui le dites-vous? reprit Vinet, un jeu d'enfant ne conviendrait plus à mon âge. Mais si je dormais trop, si je ne courais comme le Juif-Errant, et si je n'avais pas un peu de tintoin par-ci, par-là, je deviendrais gras à lard; or, je vous demande un peu à quoi servirait un garde gros comme un tonneau; c'est donc pour ma santé que je vais tarabuster ces vauriens de la forêt... Merci toutefois M. Dubreuil, c'est en bonne intention que vous me dites cela, continua-t-il d'un air de reconnaissance, mais je défendrai ma pauvre peau du mieux que je pourrai; quand on n'est pas le plus fort, il faut être le plus rusé... Nous ver-

rons, nous verrons, bigre!... Mais qu'a donc ce maudit chien à hurler ainsi ?

Pendant cette conversation, en effet, Choupille, le chien du garde, s'était mis à visiter en reniflant tous les coins de la salle avec cette curiosité particulière à son espèce.

Bientôt il avait fait halte sur une certaine place du carrelage en brique et se couchant tout-à-coup, il avait poussé ces hurlements plaintifs déchirants, auxquels le vulgaire attache une idée de

mauvais présage. Madame Vinet, très superstitieuse elle-même, voulut le chasser, le faire taire; mais l'animal, après avoir tourné deux ou trois fois dans la chambre, revint s'accroupir à la même place et recommença ses lamentations.

Fanchette Vinet saisit sur la table une chandelle qu'on venait d'allumer, et l'abaissa vers la terre pour chercher la cause de cet effroi du chien. Alors il fut possible d'apercevoir sur les carreaux plusieurs larges taches noirâtes incrustées dans la brique.

— Sainte Vierge! dit la femme du garde, on dirait des taches de sang desséché!

M. Dubreuil fronça le sourcil :

— Scélérats d'ouvriers! murmura-t-il, je leur avais recommandé de tout laver avec soin... certainement, c'est de la malveillance!

Vinet seul avait conservé son inaltérable sérénité :

— Du sang! répliqua-t-il en examinant les tâches à son tour; bigre! ça m'en a l'air... Un jour de chasse, on aura déposé là quelque daim ou quelque chevreuil mort; ces maisons fermées sont humides, et rien n'y peut complétement sécher... Bah! un peu d'eau lavera tout cela.

M. Dubreuil éprouvait un malaise visible; il prit congé brusquement, et comme Vinet le conduisait avec politesse jusqu'au seuil de la porte, le régisseur lui dit à l'oreille:

— Le sang n'était ni celui d'un daim ni celui d'un chevreuil... pensez-y, père Vinet; pensez-y souvent et... bonsoir; vous m'en feriez dire plus que je ne voudrais ; bon courage ! pauvre père Vinet.

En même temps, il détourna la tête comme si la vue de cet homme simple et honnête, qu'il laissait dans ce lieu maudit, eût éveillé ses remords ; il monta dans le fourgon à côté du charretier, et la voiture s'éloigna rapidement.

Quand le garde rentra dans la mai-

son, il trouva sa femme et sa fille fondant en larmes.

Avant qu'il eût pu leur demander la cause de cette douleur, elles se jetèrent à son cou.

— Partons, mon pauvre cher homme, partons, disait Suzanne d'une voix entrecoupée, ne restons pas ici une minute de plus. Sauvons-nous de cette horrible maison, qui sue le sang! Je n'ai pas voulu me plaindre devant le bourgeois, de peur de te fâcher; mais je suis si malheureuse depuis une heure

que je connais, l'affreuse condition où nous sommes entrés ! Partons, te dis-je ; nous coucherons dans les bois, s'il le faut, mais je ne resterai pas ici cette nuit ; j'y mourrais de peur ; j'y deviendrais folle ! Ah ! qui m'eût dit, quand nous étions si tranquilles à la Rochette, que nous serions envoyés dans un pays où l'on ne parle que de meurtres, où l'on ne voit que des choses sinistres, où l'on ne rencontre que mauvais présages !

Le garde abasourdi par ce flux de paroles, ne savait que répondre.

Fanchette, plus raisonnable que sa mère, n'était pas moins pressante.

— Mon bon petit père, disait-elle, cette place ne te convient pas... Ce soir les gens du village parlaient de nous comme de condamnés à mort... Oh! je t'en supplie, ne songe pas à t'établir ici, non pas que je te demande de partir à l'instant, comme le veut ma pauvre mère; où pourrions-nous aller à pareille heure? Mais demain matin, dès qu'il fera jour, tu te présenteras à madame la comtesse, notre protectrice; tu lui diras que tu n'es pas l'homme qu'il faut pour cette garde-

rie, que tu n'aurais ni la fermeté, ni la force nécessaires pour mettre à la raison les diables déchaînés de Saint-Léger ; tu lui demanderas la permission de retourner à la Rochette, où tu n'avais pas deux procès-verbaux à dresser par année..... Je le sais bien, puisque c'était moi qui les écrivais!... Ton ancienne place n'est pas donnée encore : on ne refusera pas de te la rendre ; madame la comtesse est si bonne, malgré sa tristesse! Elle comprendra nos raisons, j'en suis sûre ; elle aura pitié de nos larmes... Allons! tu feras cela, n'est-ce pas?... car ils te tueraient, vois-tu? Ces braconniers sont des assassins, que deviendrons-nous, ma

mère et moi, si tu nous manquais?

— Oui, oui, certainement ils te tueraient! s'écria la mère avec un redoublement de sanglots; Vinet, prends pitié de nous et de toi... ramène-nous à la Rochelle.

Le garde ému de ces supplications de deux personnes chères, à demi suffoqué par leurs carresses convulsives, balbutiait des paroles sans suite.

Bientôt même des larmes coulèrent sur ses joues rebondies; non qu'il parta-

geât les terreurs de sa femme et de sa fille, mais Vinet ne pouvait voir pleurer sans pleurer lui-même.

Enfin, il s'assit sur un banc entre elles deux devant le feu ; puis passant chacun de ses bras autour de leur taille, il dit d'un ton caressant :

— Tenez, mes poulettes, soyez raisonnables ; ça me casse bras et jambes de vous voir vous chagriner ainsi... Je suis garde, n'est-ce pas? Eh bien ! il faut que je fasse mon état. Quand on me donne un poste, il faut que j'y reste,

c'est clair, cela... Et puis songez donc, bigre! huit cents francs de gages, du bois à discrétion, un sac de blé tous les ans, le droit de tuer pour mon compte un lièvre par mois, un lapin par semaine, n'est-ce donc rien? Un conservateur de forêts royales ne saurait exiger mieux. Là-bas, à la Rochette, nous vivions paisiblement, c'est vrai; pas beaucoup de besogne, un vrai métier de fainéant; aussi je prenais du ventre, j'étais menacé d'étouffer par excès de gras-double. D'ailleurs pas de profits; des gages, que ce n'était pas la peine d'en parler, la misère, quoi! Maintenant, c'est autre chose; nous aurons du tirage peut-être,

mais nous pourrons commencer un petit calot. Chaque année nous mettrons cinq cents francs de côté ; au bout de trois ans nous aurons quinze cents francs. Avec ça, nous pourrons doter cette pauvre Fanchette ; elle a vingt ans, elle est jolie, aimable, bonne ménagère, et elle n'est pas faite pour coiffer sainte Catherine..... Hein ! qu'en dis-tu, poulette ? ajouta-t-il en approchant son visage de celui de sa fille, ne seras-tu pas contente d'avoir un mari, quelque brave et beau garçon, à qui tu apporteras un plein tablier d'écus le jour de tes noces ? bigre !

— Ne me parle pas de me marier,

père, répliqua Fanchette, en rougissant; je ne veux pas vous quitter ni toi ni ma mère, d'ailleurs, je n'aime personne..... Ne t'inqutète pas de ma dot et ne pense qu'à te conserver pour nous.

— Oui, parbleu! reprit Suzanne Vinet, dans un nouvel élan de douleur, elle et moi nous serions bien avancées, si l'on te tirait un coup de fusil, comme à ce pauvre Ducros, que tu veux remplacer !

— Des coups de fusil, des coups de fusil! répéta le garde avec un peu d'im-

patience, bigre! mes poulettes, vous n'avez que ça sur les lèvres... On ne tue pas un chrétien sans savoir pourquoi ; l'autre, le défunt, avait mal mené les maraudeurs avant de recevoir son compte..... Faut voir, que je vous dis, faut voir! ces voleurs de gibier aiment à répandre des bruits pour effrayer ; mais ils font plus de peur que de mal. Laissez-moi les tâter ; je connais des rubriques pour les mettre dedans, et je les y mettrai... Oui, bigre! je les y mettrai !

— Tu ne veux donc pas aller trouver madame la comtesse, et lui demander

de nous renvoyer à la Rochelle? s'écria Fanchette.

— Tu veux donc nous obliger à demeurer dans cette affreuse maison où nous périrons tous? demanda Suzanne, en se tordant les mains de désespoir.

Et les larmes, les sanglots recommencèrent de plus belle.

Vainement le pauvre garde cherchait-il à les apaiser; promesses, prières, tout échouait.

— Allons, écoutez-moi, poulettes, reprit-il enfin d'un ton où l'affection se mélangeait à la fermeté, voici ce que je vous propose : il m'est impossible de quitter ainsi ma place ; je me déshonorerais. Attendez quelques jours ; d'ici là je me serai mis au courant de bien des choses, et j'aurai la mesure de ces coquins de braconniers. Alors, si je n'ai pas chance d'en venir à bout, et si le danger me semble trop sérieux, je demanderai mon changement, croyez-en ma parole ; aussi bien je ne voudrais pas conserver une place dont je ne pourrais remplir les devoirs ; ce serait voler l'argent de mes maîtres... Et maintenant,

mes poulettes, que tout soit fini; il est temps de se reposer, car nous aurons de l'ouvrage demain; et véritablement avec vos jérémiades, vous m'avez plus abîmé que si j'avais couru dix lieues à la poursuite d'un chasseur en contravention.

La mère et la fille eussent souhaité des concessions beaucoup plus larges; néanmoins elles parurent se résigner, et rassurées par l'espoir de quitter prochainement cette odieuse habitation, elles commencèrent leurs préparatifs pour la nuit.

La pièce du rez-de-chaussée était sans

contredit la plus vaste et la plus confortable de la maison, mais les deux femmes refusèrent nettement d'y coucher; les taches de sang, autour desquelles Choupille rodait toujours en gémissant, leur inspiraient une invincible horreur.

Il fut donc convenu qu'elles coucheraient ensemble à l'étage supérieur, tandis que le chef de famille, beaucoup moins accessible à de pareilles impressions, occuperait seul le rez-de-chaussée.

Ce point convenu, les dispositions furent achevées en peu d'instants.

Le père Vinet accompagna les femmes dans leur chambre, les consola, les encouragea par des paroles affectueuses, et après les avoir embrassées, il redescendit à la pièce d'entrée.

Alors il s'assura que les portes et les fenêtres étaient bien closes; puis il se dévêtit en bâillant, éteignit sa lumière et se coucha.

Malgré son optimisme et son imperturbable sérénité, le garde ne s'endormit pas aussi rapidement qu'à l'ordinaire.

Une foule de réflexions se présentaient à son esprit, agitaient son sang naturellement un peu lourd. Il entrevoyait maintenant les difficultés et les périls de sa position, auxquels, à dire vrai, il n'avait guère songé jusque-là.

Mais ces réflexions, au lieu de la refroidir, fortifiaient sa résolution, et il murmurait en se retournant sur sa couche :

— Ah bigre! je finirai par maigrir ici!

Néanmoins, plus ses facultés s'appe-

santissaient, plus il subissait l'influence du silence et de l'obscurité.

Insensiblement, le souvenir de ce malheureux, dont il occupait la demeure et le lit, revint à sa mémoire.

Le père Vinet ne brillait pas par l'imagination, et son tempéramment lymphatique ne se prêtait nullement aux hallucinations.

Cependant tout ce qu'il savait de son prédécesseur défunt se reproduisait en ce moment à sa pensée.

Il revoyait l'endroit solitaire, marqué par une croix, où le corps avait été découvert; il croyait entendre les gémissements du blessé; il se représentait les gardes, ses camarades, rapportant le corps à la Maison-Grise, et le déposant dans cette chambre, à l'endroit où les dalles étaient encore imprégnées de sang desséché.

Ce sang même lui parut s'épaissir, prendre une forme; une ombre immobile et silencieuse se tenait là debout, à quelques pas de son lit, et le regardait d'un air de tristesse..... Evidemment le garde

s'endormait; sa pensée flottait déjà dans ce vague d'images qui n'est pas encore le sommeil.

Tout à coup une voix sourde et creuse s'éleva de l'autre extrémité de la chambre.

— Vinet, prends garde à toi! disait cette voix avec un accent lamentable.

Le bonhomme eut d'abord des idées singulières; il crut bonnement à quelque apparition surnaturelle, et un léger frisson parcourut ses membres.

Pendant qu'il restait stupéfait et tremblant, sans oser bouger, la voix reprit d'un ton plus sépulcral encore :

— Vinet, prends garde à toi.

Mais une sensation de ce genre était trop opposée à sa nature, pour que le robuste garde-chasse pût l'éprouver autrement que par surprise.

Cette fois, il secoua tout à fait le sommeil, se leva sur son séant, et chercha bravement à se rendre compte de cet incident.

Le feu s'était éteint; d'épaisses ténèbres remplissaient la chambre. Mais Vinet était sûr que personne n'avait pu s'introduire chez lui, car il avait constaté lui-même, en se couchant, la solidité remarquable des fermetures.

Aussi fut-il demeuré convaincu qu'il avait affaire à des êtres surnaturels, si l'on n'eût répété, pour la troisième fois, le lugubre avertissement.

Cette fois, le garde s'aperçut que la voix venait de la cheminée, et il soupçonna quelque ruse.

— Eh donc! demanda-t-il d'un ton ferme, qui es-tu, toi qui me parles?

— Je suis, répondit-on, Joseph Ducros, ton prédécesseur; les braconniers m'ont tué dans la coupe du Chêne-Brûlé.

— Ah! bigre! répliqua Vinet.

Mais il n'avait plus peur; et, sautant doucement de son lit, il se couvrit à la hâte de quelques vêtements.

— Oui, reprit le personnage mysté-

rieux d'un ton qu'il voulait rendre terrible, je suis venu te donner un bon avis... Les gens de ce pays ont juré ta perte; si tu ne te montres pas plus sage que moi, c'est-à-dire, si tu saisis leurs collets et leurs ustensiles de chasse, si tu les poursuis sans relâche, si tu leur dresses des procès-verbaux pour les ruiner et les faire jeter en prison, tu périras misérablement comme moi !

On se tut, afin sans doute de laisser au garde le temps de méditer ces effroyables menaces.

Mais le garde ne parut pas s'émou-

voir beaucoup de cet avertissement venu de l'autre monde, et il se contenta de marmotter :

— Ah ! bigre !

Puis, il se glissa, les pieds nus et à demi-vêtu, vers le râtelier où se trouvait son fusil tout chargé, s'empara de cette arme fidèle, et s'avança vers la porte avec précautions pour la déverrouiller. Malheureusement, ne connaissant pas encore les êtres de la maison, il ne put, dans l'obscurité, faire cette opération avec toute la célérité désirable ; d'ailleurs

la porte, gonflée par l'humidité, ne s'ouvrit qu'avec effort et à grand bruit.

Aussitôt une personne, qui se trouvait sur le toit de la maison, parut prendre l'alarme ; on dégringola le long du talus, on sauta sur les branches sèches accumulées contre la muraille, puis à terre, où l'on se mit à détaler avec une merveilleuse agilité. Le père Vinet arriva juste à temps pour voir une forme vague se perdre dans les taillis situés en face de la Maison-Grise.

Il demeura tout abasourdi, la crosse

de son fusil posée sur le sol, comme un chasseur novice au moment où le lièvre part à ses pieds.

— Ah ! bigre ! s'écria-t-il, je viens trop tard !

Et il se mit à rire de son gros rire narquois.

Cependant il n'osa pas s'engager dans le fourré, de peur de s'égarer ou de se rompre le cou; d'ailleurs les braconniers pouvaient se trouver en force de ce

côté ; il eût été fort imprudent d'aller les affronter dans leur retraite.

— N'importe ! reprit le garde, je retrouverai ce coquin ; il vient de traverser l'allée et demain il me sera facile d'en *revoir par le pied*... Ah ! bigre ! je voulais *tâté* ces braconniers ; ils ont été les plus lestes et ils m'ont *tâté* les premiers... ma foi ! ils m'ont trouvé !

Quand il rentra, sa femme et sa fille, éveillées par ce vacarme, lui demandè-

rent d'un ton d'angoisse, du haut de l'escalier :

— Mon pauvre Vinet, que t'est-il arrivé ?

— Cher père, que se passe-t-il donc ?

— Dormez, dormez, poulettes, répondit le bonhomme en refermant avec soin la porte de la maison ; ce n'est rien..... une farce... histoire de rire... bonsoir et bonne nuit !

Les deux femmes, tranquillisées, regagnèrent leur chambre; le garde lui-même se rejeta sur son lit et dormit d'un sommeil paisible jusqu'au lendemain.



# CHAPITRE TROISIÈME

## III

### LES PREMIÈRES VISITES.

Dès que le jour parut, la mère Vinet et Fanchette furent sur pied pour procéder à leur installation complète.

Mais, si matinales qu'elles fussent, le

garde avait été plus matinal encore; il était parti, sans rien dire à personne, avant le jour, afin d'étudier avec le plus grand soin le territoire confié désormais à sa surveillance.

Vers les neuf heures, la besogne des bonnes ménagères était déjà fort avancée.

Le carrelage en brique avait été lavé; les taches sinistres qui, la veille, avaient tant effrayé les pauvres femmes, n'existaient plus; les meubles, brillants de propreté, occupaient leurs places défini-

tives; les coffres et les malles avaient disparu.

Les assiettes de faïence décoraient le dressoir de vieux chêne; les ustensiles de cuivre brillaient comme de l'or contre la muraille. De petits rideaux de calicot, d'une blancheur éclatante, flottaient aux fenêtres, tandis que de somptueuses draperies de serge bleue, bordées de jaune, ornaient la couche conjugale.

Suzanne Vinet ne put s'empêcher de jeter un regard de complaisance sur cette salle si nette maintenant et si bien

rangée; puis, laissant sa fille préparer le déjeûner du garde, qui ne pouvait manquer de rentrer bientôt, elle vint sur le seuil de la maison pour s'assurer si la propreté du dehors répondait à celle du dedans.

Au grand jour, l'habitation n'avait plus cet aspect sombre de la soirée précédente, et les tristes souvenirs, qu'elle rappelait, devaient beaucoup moins frapper l'imagination de ses nouveaux hôtes.

Le temps était beau; le soleil achevait de dissiper le léger brouillard qui ca-

ractérise les matinées de septembre et dorait la cime des grands arbres.

Des gouttes de rosée étincelaient sur les herbes vertes; les hirondelles voltigeaient dans l'avenue; les moineaux pépiaient sur le toit.

Quelques rares papillons, portés lentement sur leurs ailes encore humides, commençaient leurs pérégrinations vagabondes.

Partout images riantes, sons harmonieux, calme enchanteur.

Néanmoins, Suzanne ne se dérida pas en comtemplant ce tableau si différent du premier.

Les réflexions, les terreurs, les rêves effrayants de la nuit précédente vivaient encore dans sa mémoire.

Et puis, hâtons-nous de le dire, Suzanne Vinet était de ces esprits malades qui voient tout en noir et se consument en plaintes continuelles à propos des plus simples accidents de la vie; c'était une urne lacrymatoire, toujours prête à se répandre.

Sa bonne pâte de mari l'appelait en riant le *saule pleureur*.

Aussi le garde ne s'émouvait-il pas habituellement des doléances interminables de sa femme; et si, la veille, Fanchette, dont l'esprit était plus droit et plus cultivé que celui de sa mère, n'eût élevé la voix pour le conjurer de veiller à sa sûreté, il ne se fût guère inquiété des lamentations de Suzanne.

Une personne de cette humeur devait naturellement détourner les yeux des détails gracieux de cette scene pour les

reporter sur le coin lugubre où sa manie mélancolique pouvait trouver un aliment.

Aussi, la bonne femme chercha-t-elle machinalement dans l'avenue la croix de bois destinée à rappeler aux passants le souvenir d'un meurtre; mais la croix, engagée dans des touffes d'arbustes, n'était pas facile à distinguer de cette distance.

Comme Suzanne se penchait en avant pour mieux voir, un homme, en costume de campagnard, blouse grise et large

chapeau, parut dans la partie élevée de l'avenue.

Il marchait d'un pas nonchalant et laissait traîner sur le sable l'extrémité de sa canne retenue à son poignet par une attache de cuir; on eût dit d'un promeneur paisible ou d'un voyageur peu pressé d'arriver à son but.

Quand il atteignit l'endroit où s'élevait le pieux monument, il s'arrêta, se mit à genoux, et parut faire une courte prière; puis, se relevant, il continua sa marche vers la Maison-Grise devant laquelle il devait nécessairement passer.

La mère Vinet avait remarqué cet acte de dévotion.

— Du moins, pensa-t-elle en se signant elle-même, les gens de ce pays sont pieux..... Ensuite, le sort de ce pauvre Ducros a été si misérable, que ses ennemis eux-mêmes devraient prier pour lui !

Troublée par ces pensées, elle allait rentrer en soupirant, quand le promeneur se trouva près d'elle.

— Bonjour, madame, dit-il d'un ton mielleux en portant la main à son chapeau; voilà du beau temps, j'espère, et l'on pourra rentrer les regains par ce chaud soleil!

La politesse des campagnes exigeait que Suzanne répondît avec convenance à cette observation passablement oiseuse. Cependant, elle jeta d'abord un regard défiant sur l'interlocuteur. Nous savons déjà que son costume était celui d'un paysan aisé; mais ses cheveux plats, coupés en rond autour de sa tête, sa mine hypocrite, son regard faux, son nez bourgeonné formaient un ensemble

très-peu séduisant. D'ailleurs, la femme du garde voyait, par état, des braconniers partout.

— En effet, mansieur, répondit-elle, c'est un fort beau temps.

Et elle fit une petite révérence sèche. En dépit de cet accueil assez froid, le promeneur, appuyé sur son bâton, la considérait avec une attention singulière.

— Et M. le garde, continua-t-il de son ton doucereux, il est sans doute en tour-

née? On entendait ce matin les coups de fusil des *affûteurs* là bas vers les étangs!

— Le croyez-vous? s'écria Suzanne en relevant la tête; mon Dieu! mon mari sera peut-être allé de ce côté! Pourvu qu'il n'ait pas fait de mauvaises rencontres!

— Hum! ce ne peut pas être de si tôt... ils lui laisseront bien le temps de se reconnaître!

Cette remarque, présentée sous forme de consolation, donna le frisson à la ti-

mide Suzanne. Cependant la femme du garde, ne connaissant pas ce causeur intrépide, n'osait s'exprimer trop nettement en sa présence. L'autre s'en aperçut :

— Ne vous défiez pas de moi, reprit-il d'un air de dignité ; je suis monsieur Jérôme Rouiller, le maître d'école de Saint-Léger ; je joue quelquefois du serpent à l'église paroissiale et je fais les commissions de M. le curé qui me veut du bien... Vous voyez que je suis presque un homme d'église... Comme tous les braves gens du village, je m'intéresse vivement au sort de votre mari ; car enfin il

est père de famille, il a l'air très honnête et nous sommes bien inquiets à son sujet.

Ce titre de maître d'école et de *serpent* de la paroisse rassura Suzanne.

D'ailleurs, l'interlocuteur avait un tel accent de bonté; ce qu'il disait était si bien en rapport avec les chagrins secrets de la bonne femme, qu'elle ne songea plus à suspecter sa loyauté.

— Ainsi donc, monsieur Rouiller, demanda-t-elle les larmes aux yeux, en

baissant la voix, il est vrai qu'on a de mauvaises intentions à l'égard de mon pauvre cher homme ?

— Je n'en sais rien, on raconte tant de choses !..... Mais, il n'y a pas de fumée sans feu, vous savez ? M. le curé lui-même, à qui je parlais hier de votre arrivée, s'est écrié devant moi. « Peut-on, en conscience, exposer une honnête famille à de pareils dangers ! J'en ferai des reproches à M. Dubreuil ; c'est une indignité ! »

— M. le curé disait cela ! répliqua Su-

zanne en éclatant, oh ! c'est pour le coup que nous sommes perdus !

Elle se cacha le visage dans son tablier.

Jérome Rouiller l'osbervait à la dérobée :

— Allons ! allons ! reprit-il d'un ton consolant, il ne faut pas vous lamenter ainsi, ma chère madame Vinet : si la place ne convient pas à votre mari, pourquoi ne l'engageriez-vous pas à la quitter ?

— Ah ! monsieur Rouiller, vous ne savez pas combien il est opiniâtre quand une fois il a pris un parti !

— Bah ! il pourra trouver ici des drôles encore plus obstinés que lui..... Mais le garde se montre-t-il bien sévère envers ceux qu'il prend en contravention ? sa figure m'a paru tout-à-fait... bonasse

— Quand il s'agit de son devoir, il ne connaît rien ; il verbaliserait contre moi-même s'il me trouvait en faute. D'ailleurs, il est nuit et jour sur pied, comme un loup-garou, et il prétend que la fatigue est favorable à sa santé.

Le maître d'école affectait de sourire, mais, en dépit de lui-même, son front s'était plissé.

— Voyez-vous ça? reprit-il; mais si le garde rencontrait les braconniers, croyez-vous qu'il est de force à se défendre contre eux?

— Il a toujours des chevrotines dans son fusil double, et il tuerait des mouches au vol..... Ensuite son chien Choupille, qui l'accompagne partout, ne le laisserait pas surprendre. Oh! mon pauvre Vinet est fin autant qu'il est coura-

geux! mais que faire contre tous les coquins de ce pays!

Rouiller semblait de plus en plus contrarié de ce qu'il entendait; il reprit, après quelques secondes de réflexion :

— On m'avait bien dit tout cela ; mais je ne pouvais y croire; votre mari, ma chère dame, est un garde comme on n'en voit guère, pas poltron, actif, infatigable, et il ne va jamais au cabaret!.... Ma foi! tant pis... car, vous comprenez, plus il sera jugé dangereux, plus les autres auront hâte de se débarrasser de lui.

— C'est bien vrai, dit Suzanne en redoublant de sanglots; mais alors, monsieur le maître d'école, quel parti prendre?

— Hein! je ne sais trop; si le père Vinet pouvait consentir à fermer les yeux quelque fois..... A vrai dire, je n'y verrais pas grand mal! Monsieur le comte de Ganges n'en serait pas plus pauvre s'il lui manquait au bout de l'an quelques lièvres ou quelques chevreuils; et on prétend que la plupart des gardes de Saint-Léger agissent de même.

— Il n'y faut pas penser; Vinet se laisserait hacher par morceaux plutôt que d'écouter de cette oreille-là.

— Mais alors les personnes qui l'aiment pourraient écouter pour lui, répliqua Rouiller à voix basse en se rapprochant de Suzanne; votre mari vous dit sans doute d'avance de quel côté il doit faire sa tournée; il vous serait facile d'en avertir les braconniers par un signal convenu; par exemple, un vase posé sur une fenêtre, un linge d'une certaine couleur qu'on met sécher devant la maison; tout le monde connaît

ces moyens-là..... Ainsi, les braconniers iraient toujours où votre mari ne serait pas, et les mauvaises rencontres ne seraient plus à craindre pour personne.

Suzanne se taisait; sa défiance était revenue.

Le maître d'école prit un air de bonhommie souriante.

— Vous comprenez, ma pauvre dame, ajouta-t-il, que ce que je vous en dis c'est pour vous. J'ai pitié de vos chagrins, et je me creuse la cervelle afin de

trouver un moyen... Quant à moi, que votre mari rencontre ou non les braconniers, cela ne me regarde pas... Mais je vais continuer ma route; je devrais être déjà revenu de Berneville, car mes écoliers m'attendent... Ah! madame Vinet, si vous saviez combien l'on a de peine à mener ces petits garnements!

Il toucha son chapeau et fit mine de s'éloigner; Suzanne le retint:

— De grâce, monsieur Rouiller, dit-elle, ne me quittez pas si vite; je ne connais personne dans ce pays, je ne sais à

qui demander conseil!... Dieu m'en est témoin, je n'ai que de bonnes intentions; mais si mon pauvre Vinet apprenait jamais...

— Bah! il ne le saura pas; d'ailleurs, n'est-ce pas pour son bien ?

— Soit donc; vous êtes du pays, mon bon monsieur; ne connaîtriez-vous pas quelqu'un de ces gens de la forêt? ne pourriez-vous leur parler ou leur faire parler?

— Sainte Vierge! pour qui me prenez-vous ? dit Jérôme Rouiller d'un ton de fierté blessée ; pensez-vous que moi, le serpent de la paroisse, moi qui doit donner de bons exemples à la jeunesse, je connaisse de pareils brigands? Si je les connaissais, je les livrerais à la justice.

La ménagère était déconcertée.

— C'est juste, répondit-elle, je n'y songeais pas... mais alors à qui m'adresser? Je ne peux pourtant pas laisser ainsi

massacrer mon cher mari ; car ils le massacreraient, monsieur Jérôme, et nous de compagnie peut-être !

Un nouveau délugé de larmes fut la conclusion de ces plaintes.

Mais Rouiller, malgré l'intérêt secret qu'il attachait à cette conversation, paraissait distrait en ce moment et ne se hâtait pas de répondre.

Un individu, ayant l'apparence d'un

habitant du voisinage, venait de se montrer à l'extrêmité d'une allée, et se dirigeait vers eux.

C'était ce personnage qui causait la distraction du maître d'école.

Le promeneur de son côté paraissait les examiner attentivement ; mais quand il fut à deux ou trois cents pas de la maison, il tourna sur lui-même et disparut dans l'épaisseur du bois ; avant qu'on eût pu distinguer nettement son costume et ses traits.

Aucune de ces circonstances n'avait échappé à Jérôme Rouiller.

— Eh mais! pensa-t-il, n'est-ce pas ce vaurien de... Que diable fait-il par ici? C'est bon, on le surveillera.

Puis, revenant à Suzanne qui continuait à se lamenter, il lui dit de sa voix mielleuse :

— Allons, courage! ma chère dame, tout ira mieux peut-être que vous ne l'espérez... Ecoutez, votre chagrin me tou-

che et je veux tenter quelque chose pour vous obliger. Il vient souvent au cabaret où je mange, car je suis garçon et je n'ai pas de ménage, certains drôles qui, sans être braconniers eux-mêmes, pourraient bien avoir des accointances avec ces bandits. Je prendrai des informations auprès d'eux, je dirai seulement ce qu'il faudra dire, et peut-être..... Enfin, fiez-vous à moi ; des chrétiens doivent s'entr'aider ; vous aurez bientôt de mes nouvelles... Mais, ajouta-t-il en étendant le bras vers l'avenue, voici, je crois, une visite qui vous arrive encore... En vérité, c'est madame la comtesse elle-même!

Suzanne regarda dans la direction in-

diquée. Une dame en amazone s'avançait au galop de son cheval; derrière elle, dans un nuage de poussière, apparaissait un vieux domestique en livrée, également à cheval.

— Oui, c'est bien elle! dit la mère Vinet avec un mélange de surprise et de joie; pourvu qu'elle s'arrête ici! Je lui parlerais, je lui demanderais *la grâce* de mon pauvre mari.

— Oh! elle s'arrêtera chez vous, quoiqu'elle soit sans doute impatiente d'ar-

river là-bas à la faisanderie, où se trouve toujours, par hasard, quelqu'un de Barneville. Eh ! eh ! eh ! il faut bien rire, madame Vinet ; ces riches ont tant d'avantages sur nous, que si nous n'en dégoisions pas un peu sur leur compte..... Mais je me sauve... Tâchez de décider madame la comtesse à congédier votre mari, ce serait le mieux ; sinon, souvenez-vous que je vous veux rendre service ; mais un moment, ajouta-t-il mystérieusement, ceci est entre nous, n'est-ce pas ? Vous ne parlerez à personne de ma visite... A personne, entendez-vous ?

Suzanne fit distraitement un signe

d'assentiment; alors le maître d'école reprit sa route à pas pressés, non sans retourner fréquemment la tête.

La femme du garde avait à peine écouté les dernières paroles de Rouiller. Tout occupée de la visite possible de la comtesse, elle appela Fanchette, qui cherchait au milieu des mauvaises herbes du jardin quelques légumes à moitié sauvages pour assaisonner la soupe de son père. Fanchette accourut; et, sur un mot de Suzanne, elle se hâta de réparer les légers désordres de sa toilette et de couvrir sa tête d'un petit bonnet qui re-

levait merveilleusement son joli visage. Quand madame de Ganges atteignit la maison, la mère et la fille, debout sur le seuil de la porte, lui firent une respectueuse révérence.

L'amazone parut alors seulement remarquer leur présence; elle retint son cheval et dit au domestique deux ou trois paroles auxquelles il répondit d'un air bourru. Sans l'écouter, elle lui jeta la bride de sa monture, sauta lestement à terre, et, relevant la queue traînante de sa longue robe de drap, elle s'avança vers les deux femmes.

La comtesse de Ganges avait alors vingt-six ans environ et elle était dans tout l'éclat de sa beauté.

Sa taille moyenne et une tendance naissante à l'embonpoint nuisaient peut-être à cette distinction de formes qu'on appelle aujourd'hui *la race.*

En revanche, son visage dessinait un ovale d'une régularité parfaite; ses yeux bleus avaient une limpidité délicieuse.

Un cerne léger les entourait et ajoutait à l'expression de sa physionomie.

Bref, madame de Ganges, drapée dans son amazone vert foncé, son chapeau rond légèrement incliné sur l'oreille, tandis que son voile de gaze flottait au vent, était une charmante personne et on ne s'expliquait pas l'abandon où la laissait le comte, son mari.

Quant à son caractère, on le supposait fantasque, bizarre et changeant comme le temps.

Parfois elle paraissait triste, languissante, taciturne ; retirée dans son appartement, au château de Saint-Léger, elle

évitait les regards; le petit nombre de personnes qui l'approchait alors la trouvait timide, craintive et d'une bonté qui touchait à la faiblesse.

D'autres fois, au contraire, elle éprouvait comme un irrésistible besoin d'activité; elle montait à cheval et galopait avec une sorte de frénésie fiévreuse dans les allées du bois.

Quand on lui parlait, elle se montrait fière, dédaigneuse, dure même; sa voix était sèche, son geste impérieux.

Souvent aussi ces deux espèces d'humeur, qui semblaient appartenir à deux natures différentes, se succédaient brusquement et sans transition ; dans le même quart d'heure, la comtesse devenait tour à tour capricieuse, sévère, moqueuse jusqu'à la cruauté, ou bien modeste, mélancolique, et susceptible de pitié jusqu'à verser des larmes.

Ces contrastes continuels avaient sans doute leur raison dans une cause morale.

Peut-être la vie solitaire de cette belle

jeune femme, la conscience de son isolement aigrissaient-elles son humeur; peut-être aussi des événements inconnus, une position difficile, un secret que personne ne pouvait soupçonner, dérangeaient-ils l'équilibre dans cette âme passionnée.

Quoi qu'il en fût, les gens du pays ne se gênaient pas pour dire tout crûment que la comtesse avait un grain de folie.

Cette opinion excusait à leurs yeux certaines excentricités, certaine liberté

de manières qui, de la part d'une autre, eussent indubitablement éveillé leur malignité.

Un mot encore sur le passé de cette dame qui doit jouer un rôle important dans cette histoire.

Elle était la fille unique d'un ancien fournisseur des armées sous l'Empire.

Son père avait acquis une fortune considérable à livrer à l'administration militaire, comme étant d'excellente qua-

lité, des farines avariées et des fourrages moisis.

Malheureusement pour le Riz-Pain-Sel, on finit par découvrir ses fraudes.

On parlait même de l'envoyer devant un conseil de guerre, quand, un beau jour, il fut trouvé noyé, par accident sans doute, dans le vivier de son parc.

Cet événement arrêta les poursuites judiciaires.

On craignit de ranimer des scandales inutiles sur un tombeau.

La mémoire du fournisseur demeura donc intacte, et sa succession bénéficia des sommes immenses acquises par des moyens passablement illicites.

La future comtesse de Ganges avait peu connu son père, que ses affaires tenaient constamment éloigné d'elle, et comme elle avait perdu sa mère presque dès son berceau, elle demeura seule au monde... avec ses millions.

Son enfance et une partie de sa jeunesse se passèrent à la Rochette, la terre où Vinet avait été garde si longtemps.

Elle y fut élevée avec grand soin par une vieille institutrice, à qui son père l'avait confiée, tandis qu'un conseil judiciaire administrait les biens de la mineure.

Cet état de choses dura jusqu'à ce qu'elle fût en âge de se marier ; et vu sa beauté, ses talents, et surtout sa fortune, les partis ne devaient pas lui manquer.

A cette époque, le vieux comte de Ganges, le père du comte actuel, venait de mourir en laissant des affaires assez embrouillées.

Une partie du prix de la terre de Saint-Léger n'était pas encore payée, et le fils, criblé de dettes lui-même, grand ami du plaisir et de la dépense, se trouvait fort embarrassé pour combler le déficit de la succession paternelle.

On lui suggéra la pensée d'un riche mariage, et on le présenta à la fille du fournisseur.

Malgré l'origine peu honorable de la fortune de l'héritière, le jeune comte n'eut garde de laisser échapper cette occasion de relever l'ancienne splendeur de sa famille.

A cette époque rien ne pouvait encore faire prévoir le retour de la dynastie bourbonnienne; la vieille noblesse devait souvent céder aux impérieuses nécessités de sa position.

Gustave de Ganges passa donc aisément sur la naissance peu relevée de la

jeune demoiselle et s'efforça de lui plaire.

Cela ne lui fut pas difficile; il était beau, bien fait, plein d'esprit, de grande famille ; il avait les manières charmantes que donne l'habitude du monde ; la petite campagnarde fut éblouie d'abord, et finit par éprouver un sentiment plus tendre que l'admiration.

Le mariage ne rencontra donc pas de difficultés sérieuses, et se conclut à la satisfaction apparente des deux parties.

Les jeunes époux, retirés à Saint-Léger, goûtèrent un bonheur sans mélange pendant plusieurs années.

Léocadie adorait son mari qui la comblait d'égards et qui lui consacrait tous les instants qu'il ne passait pas à la chasse.

Mais 1814 arriva ; la caste à laquelle appartenait M. de Ganges revint au pouvoir; grâce à des amis puissants, il obtint une charge à la cour.

Dans cette situation nouvelle, la comtesse était un obstacle à l'élévation de son mari.

On fit entendre à celui-ci que la fille de l'ancien Riz-Pain-Sel des armées impériales ne pourrait être reçue au cercle des princesses.

Une justice à rendre au comte, fut qu'il hésita d'abord entre l'ambition et sa femme; mais l'ambition l'emporta.

Il laissa madame de Ganges à Saint-Léger, en promettant de lui consacrer

tous les congés qu'il pourrait obtenir, et alla s'établir à Paris.

On répandit le bruit que la faible santé de madame de Ganges ne lui permettait pas d'affronter l'air épais d'une grande ville et les fatigues de la vie mondaine.

Dans les premiers temps, le comte fut très ponctuel à se rendre à Saint-Léger, chaque fois que son service auprès des princes le lui permettait; puis son amour pour la chasse sembla l'y ramener plus fréquemment que son amour pour sa

femme; puis ses visites furent plus rares; puis enfin il ne vint plus du tout, et le bruit courait qu'il menait à Paris une vie passablement dissipée. C'était alors que l'humeur de madame de Ganges avait éprouvé ces oscillations singulières, ces dérangements subits dont nous avons parlé. A mesure que son isolement se prolongeait, et que l'indifférence de son mari apparaissait plus évidente, Léocadie devenait plus bizarre, plus triste, et la concordance de cette bizarrerie avec sa situation, prouvait clairement que l'une devait être la conséquence de l'autre.

Telle était donc la maîtresse toute-

puissante dont la femme et la fille du garde comptaient implorer la pitié. Mais, pendant que la comtesse s'avançait vers elles en brandissant sa cravache de fil d'argent, elles eussent pu reconnaître, à certains signes, que le moment était mal choisi pour demander une grâce à la belle amazone. Ses narines roses étaient ouvertes et gonflées d'impatience, ses lèvres serrées ; son front blanc semblait chargé d'un nuage. Elle marchait d'un pas rapide et saccadé.

— Bonjour, mère Vinet, bonjour petite, dit-elle en entrant dans la salle

basse. Ah! vous voici donc installées? vous n'avez pas perdu de temps, et cet endroit vous plaît, à ce que je vois... Où est le garde maintenant?

— Mon mari? répliqua Suzanne avec un de ses gros soupirs habituels, il est en tournée, le pauvre cher homme.

— Vraiment! dit la comtesse Léocadie en s'asseyant sur une chaise de paille; je vais me reposer un instant..... Il fait chaud, et puis la poussière..... Un verre d'eau, petite!

Fanchette s'empressa de rincer le plus beau verre de la maison, le remplit d'eau et le présenta respectueusement à la comtesse.

Mais madame de Ganges, après l'avoir effleuré de ses lèvres, le rendit précipitamment à la jeune fille.

— Fi ! l'horreur ! dit-elle avec dégoût; de l'eau chaude qui sent la vase... où prends-tu cela, ma chère ?

— Mais, madame, au ruisseau qui

passe près de la maison, répliqua Fanchette déconcertée.

— De l'eau du ruisseau! quand à deux pas de chez toi se trouve la *Fontaine-des-Pleurs*, l'eau la plus fraîche, la plus délicieuse qu'on puisse trouver à dix lieues à la ronde... Tu te feras indiquer cette fontaine, petite, et quand je te demanderai désormais à boire, tu ne m'offriras plus ce que tu vas chercher là-bas au ruisseau.

En même temps la comtesse secouait quelques gouttes d'eau tombées sur sa

robe et agitait ses jolis doigts pour détacher les molécules liquides adhérentes à ses gants blancs. La mère et la fille, intimidées par cette rebuffade, se tenaient debout et silencieuses devant leur impérieuse maîtresse.

— Madame la comtesse a demandé mon mari, reprit enfin Suzanne, aurait-elle qnelque ordre à lui donner?

— Moi ! non... Ah ! si pourtant... en vérité je perds la tête... j'allais précisément oublier pourquoi je me suis arrêtée à la Maison-Grise. Je voulais recommander

au garde, ma chère, d'empêcher que les gens de ce pays ne prennent la forêt de Saint-Léger pour une promenade publique. Je ne puis faire un pas dans mes propriétés sans rencontrer des rôdeurs, qui me suivent des yeux avec une curiosité fort insolente; ils épient sans doute mes démarches afin de les commenter à leur manière... Tout à l'heure encore, en venant ici, j'ai remarqué deux ou trois de ces figures suspectes. M. Dubreuil a bien ordonné de fermer les barrières; mais cela ne suffit pas. Les gardes, de leur côté, doivent rigoureusement interdire le passage à travers les bois. C'est surtout dans ce canton, où je

viens chaque jour, que je ne veux plus être exposée à trouver sans cesse des espions ou des gens mal intentionnés; dites à Vinet d'y veiller, d'y veiller avec grand soin, ou je le chasserai!

En prononçant ces mots, elle fouetta l'air de sa cravache qui produisit un léger sifflement.

La bonne femme reprit avec effort :

— J'obéirai, madame; mais mon pauvre homme aura tant de mal avec ces maudits braconniers que peut-être...

— Les braconniers! les braconniers! répéta la comtesse impatientée, on ne parle que de cela. Peu m'importent, à moi, les sangliers et les chevreuils; ce qui m'importe, c'est de ne plus être importunée par les fainéants et les commères qui prennent les allées de cette forêt pour un grand chemin. Oui, je suis lasse de cet espionnage, et j'entends qu'on le fasse cesser; dites-le bien à votre mari, Suzanne, et s'il n'y tient pas rigoureusement la main, je le chasserai... Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, ma chère? Quoique je sois seule ici, et comme abandonnée, j'aurais encore l'autorité suffisante pour chasser

un garde qui n'obéirait pas à mes ordres, soyez-en sûre !

Ses yeux lançaient des éclairs et elle mordillait l'extrémité de son mouchoir brodé.

Suzanne Vinet lui dit en larmes :

— Oh ! madame, pouvez-vous parler ainsi d'un vieux serviteur de votre famille, d'un homme qui vous a connue toute enfant, qui se ferait hacher pour vous ?

Ces douces paroles opérèrent dans l'esprit de la comtesse un nouveau revirement; ses traits se détendirent, ses yeux devinrent humides :

— Vous avez raison, ma pauvre Suzanne, dit-elle avec bonté, je ne sais à quoi je songeais..... Vinet est un vieil ami dont je ne peux oublier l'attachement et la fidélité..... Bon Dieu! il est donc vrai que je suis méchante et que je ne m'en aperçois pas? Je souffre et je m'en prends à mes proches, à mes serviteurs, comme s'ils étaient cause de ma souffrance!

Elle se cacha le visage dans ses mains et garda le silence.

Cet attendrissement de la comtesse rendit le courage à Suzanne, qui crut l'occasion favorable pour présenter sa requête à madame de Ganges.

Elle lui demanda donc avec chaleur la permission de retourner à leur ancienne résidence de la Rochelle.

Léocadie écouta froidement le récit des dangers immenses auxquels le garde, d'après sa femme, allait se trouver exposé.

— Ah! dit-elle avec un peu de dédain, Vinet, que je croyais si brave, a-t-il peur de ces braconniers? A peine arrivé, veut-il déjà quitter la partie ?

— Ce n'est pas lui, madame, dit Fanchette, qui craignait qu'on n'interprétât contre le garde la pusillanimité de sa mère ; c'est nous qui pensons...

— Voyons, qu'avez-vous pensé?

— Mais si l'on traitait mon père comme ce malheureux Joseph Ducros....

— Eh bien! la vie est-elle donc si bonne, si désirable? reprit Léocadie d'un ton farouche, en se promenant dans la salle. Je ne vois que des gens attachés à la vie avec une sorte de fureur..... Moi, moi seule je recevrais la mort comme un bienfait!

Malgré l'égarement qui perçait dans ces paroles, Fanchette reprit avec hardiesse :

— Si mon père, madame, était disposé par lui-même à faire peu de cas de sa vie, il ne pourrait oublier toute-

fois combien elle est précieuse pour nous qu'il a déjà rendues bien heureuses et qui pouvons l'être encore.

— Heureuses, vous? répliqua la comtesse avec un rire amer, le bonheur doit être une étrange chose!... Pour vous, mère Vinet, le bonheur est sans doute d'habiter une cabane au milieu des bois, d'avoir trente francs et une robe neuve dans votre armoire, de manger tous les jours de la soupe aux choux et d'être sûre que votre mari n'aura pas attrapé quelque maladie mortelle en battant la forêt, par le vent, la pluie ou la neige. Toi, petite, ton bonheur sera

d'épouser quelque gros garçon ivrogne, qui passera sa vie au cabaret et te battra quand tu voudras exprimer la moindre plainte..... Hein! n'est-ce pas là le bonheur pour l'une et pour l'autre, et n'y a-t-il pas là de quoi donner du prix à l'existence?..... Eh bien! voyez, pauvres femmes, ajouta la comtesse d'un accent déchirant qui contrastait avec l'ironie de ses précédentes paroles, si misérable que soit votre sort, il ne saurait être aussi misérable que le mien!

Elle se rejeta sur un siége et demeura plongée dans ses réflexions.

Au bout de quelques minutes, elle se leva brusquement, comme pour partir.

— Madame la comtesse, dit Suzanne, suivant son but avec ténacité, que décidez-vous au sujet de mon pauvre mari?

Léocadie hésita ; des sentiments contraires se partageaient son esprit.

Enfin elle répondit sèchement :

— Je ne dois pas tenir compte de ces pleurnicheries de femme; que Vinet soit prudent, qu'il laisse les braconniers tranquilles, s'il veut, et il n'aura rien à

craindre. Quant à retourner à la Rochette, il n'y faut plus penser. Votre mari pourra m'être nécessaire ; il a toujours vécu sur mes terres, il m'appartient. Depuis longtemps, je souhaite d'avoir sous ma main un serviteur sûr et dévoué tel que lui ; Vinet a voulu venir ici, qu'il y reste donc.

Cet égoïsme tout franc du maître vis-à-vis de ses inférieurs consterna la mère et la fille.

La meilleure tactique en pareille circonstance était de se taire et d'attendre

que la comtesse se trouvât en dispositions plus clémentes; Suzanne Vinet ne le comprit pas.

— Oh! madame, ma chère maîtresse, dit-elle avec une nouvelle explosion de sanglots et de larmes, ayez pitié de nous!

— Encore! interrompit impérieusement madame de Ganges dont les obstacles doublaient l'obstination. Voici mon dernier mot : ou bien Vinet ne sera plus à mon service, ou bien il ne quittera pas la Maison-Grise?

— Eh bigre! qui parle de la quitter, la Maison-Grise ? dit quelqu'un derrière elle.

La comtesse se retourna ; son regard rencontra l'honnête et joviale figure du garde qui souriait.

Vinet était chargé de lacets, de bourses et de collets saisis dans les bois ; il portait en outre deux faisans et un lièvre qu'il avait trouvés pris aux engins des braconniers.

Il s'empressa de se débarrasser de son

fardeau, puis il salua sa maîtresse avec un mélange de respect et de gaîté.

Léocadie parut un peu s'adoucir à la vue de ce digne homme.

— Quoi donc! père Vinet, demanda-t-elle d'un ton de reproche, mais sans amertume, vous voulez vous en aller, par crainte de ces maudits voleurs de gibier?

— Moi, bigre! qui dit cela! s'écria le garde avec étonnement; mais je devine, continua-t-il, en regardant sa femme et sa fille, les petites poulettes auront ca-

queté... Ne les écoutez pas, madame la comtesse; des femmes, vous savez?..... Quant aux braconniers, voyez comme ils m'effrayent; je leur ai tout raflé, pièges et gibier; c'est ma déclaration de guerre... Et ce coquin de farceur qui, la nuit dernière, est venu me parler par le trou de la cheminée, quel pied de nez il aura!

— Ah! mon pauvre homme, s'écria Suzanne avec terreur en examinant les divers ustensiles de braconnage étalés sur la table, qu'as-tu fait? Ils vont être furieux et ils se vengeront sur toi.

Le garde haussa les épaules; Fanchette ne disait rien, mais évidemment elle partageait les inquiétudes de sa mère.

— A la bonne heure! reprit Léocadie d'un air de satisfaction; Vinet est toujours intrépide et l'on peut compter sur lui.

— En avez-vous jamais douté, madame? répliqua le garde; avez-vous pensé que je pourrais craindre quelque chose quand il s'agit de votre service?... Vous avez toujours été si bienveillante

pour les miens et pour moi! Vous étiez bien petite, madame la comtesse, quand vous veniez en promenade avec madame Germain, votre gouvernante, à la ferme de la Rochette où nous demeurions! Et quels bons goûters vous faisiez chez nous avec de la crème et des fraises de bois nouvellement cueillies! Bigre! comme vous étiez gentille alors, et douce, et caressante!... même que je vous prenais sur mes genoux et que vous riiez comme une folle en m'appelant votre *gros rat*, à cause de ma queue... mais je n'ai pas voulu la laisser couper, parce que c'est plus respectueux quand on est en service.

Léocadie ne put s'empêcher de sourire ; mais aussitôt le nuage de tristesse s'étendit de nouveau sur son visage :

— Oui, oui, répliqua-t-elle avec un soupir ; j'étais alors une innocente et joyeuse enfant !

— C'est pourtant vrai ; comme vous chantiez, comme vous sautiez en courant dans les bois après les papillons ! Tenez, madame la comtesse, je me souviens encore du jour de votre première communion. Bigre ! étiez-vous donc charmante avec votre robe brodée et votre

long voile de gaze, qui se soulevait et s'abaissait comme les ailes d'un pigeon blanc! Et votre figure! elle me paraissait radieuse, éblouissante! C'était tout à fait la figure d'un ange, si bien que je dis à ma femme : « Poulette, vois-tu, si la bonne Vierge descendait sur la terre, elle prendrait certainement la forme de notre jeune maîtresse! » En vérité, vous paraissiez trop belle et trop pure pour être de ce bas monde, où l'on voit de si vilaines choses.

Chaque parole du garde semblait causer une torture intérieure à la comtesse;

mais le bonhomme, dans sa simplicité naïve, ne s'en aperçut pas. Tout à coup les larmes de Léocadie coulèrent en abondance.

— Assez, Vinet, balbutia-t-elle ; épargnez-moi, mon vieil ami ; ne me rappelez pas ce trop heureux passé... Oubliez, et permettez-moi d'oublier..... Allons, adieu ; laissez-moi partir ; il faut que je parte... Adieu.

En même temps elle courut au seuil de de la porte et appela d'une voix altérée :

— François!

Le domestique promenait les chevaux devant la maison ; il s'empressa d'accourir. Au moment de se remettre en selle, Léocadie se tourna vers le garde et vers les deux femmes qui la suivaient par politesse, sans comprendre la cause de cette émotion extraordinaire.

— Père Vinet, dit-elle avec un accent plaintif, je ne prétends pas vous retenir ici malgré vous... Partez ou demeurez, je ne serai pas moins pour vous une protectrice et une amie.

Elle sauta sans aide sur son cheval ; aussitôt la mignonne cravache de fil d'argent cingla les flancs de la noble monture, qui partit avec la rapidité du vent.

Cependant la comtesse frappait toujours , comme pour essayer de faire mentir le célèbre mot d'Horace : *Post equitem sedet atra cura.*

Les deux femmes la regardaient s'éloigner, bouche béante, tandis que le garde hochait la tête, en silence.

— Elle a consenti ! reprit enfin Suzanne avec un accent de joie ; tu l'as entendue, Vinet ; elle nous permet de quitter, quand nous voudrons, cet abominable pays.

— C'est vrai, ça, dit Fanchette ; ah ! père, quelques mots de ta bouche ont fait plus d'effet sur elle que nos lamentations et nos prières.

Au lieu de répondre, le garde, qui, tout en rêvant, était sorti de la maison, se baissa vers la terre, et se mit à mesurer une trace de pas empreinte distinctement sur le sable.

— Onze pouces de long, murmura-t-il, et cinq pouces trois lignes de large... deux rangs de clous au côté gauche de la semelle et trois clous seulement au côté droit... Oui, c'est bien le même pied..... impossible de s'y méprendre!

Alors, se redressant, il demanda d'un air de réflexion.

— Un homme s'est arrêté là ce matin; il n'y a pas plus d'une demi-heure, car la trace est encore fraîche; il est robuste, de haute taille et il tenait un bâton à sa main; cet homme, le connaissez-vous?

Fanchette affirma qu'elle n'avait vu personne avant l'arrivée de la comtesse; et Suzanne qui, dans sa joie, avait oublié la visite de Rouiller, fit la même réponse.

— Cherchez bien, reprit le garde avec assurance; certainement un homme est venu là; si j'en juge par la profondeur de l'empreinte, il a dû rester quelques moments immobile à cette place... Il est impossible que l'une ou l'autre, en allant et venant, vous ne l'ayez pas aperçu.

Les deux femmes ne furent nullement

surprises de cette sagacité du garde, sagacité propre aux veneurs exercés de l'ancien monde comme aux peaux-rouges du nouveau. Enfin la mémoire revint à Suzanne.

— Je sais ce que tu veux dire, Vinet, répondit-elle ; ne te mets pas la cervelle à l'envers pour deviner qui s'est arrêté devant notre porte. Ce n'est pas un de tes voleurs de gibiers, mais un homme honnête et pieux comme il serait à désirer qu'on en trouvât beaucoup dans ce canton.

— Fort bien ; mais nomme-le moi.

— C'est le maître d'école de Saint-Léger.

— Un maître d'école ! ah ! bigre !

Et le bonhomme partit d'un éclat de rire. Sa femme et sa fille voulurent l'interroger ; mais il refusa de répondre à leurs questions et rentra dans la maison où son déjeûner l'attendait.

# CHAPITRE QUATRIÈME

## IV

### LA FONTAINE-DES-PLEURS

Peu d'instants après, Fanchette Vinet, une cruche posée sur sa tête, se rendait à cette Fontaine-des-Pleurs, dont la comtesse avait tant vanté l'eau délicieuse.

La jeune fille, avec sa taille fine et svelte, son jupon rayé coquettement relevé sur le côté, eût aisément rappelé la *laitière* du fabuliste, quand :

Légère et court vêtue, elle allait à grands pas.

Fanchette remonta l'avenue pendant quelques minutes, puis elle prit un sentier frais et herbeux, percé dans le taillis.

Ce sentier était sombre, mais on apercevait une éclaircie éblouissante de lumière à son extrémité.

Là, peu d'instants auparavant, avait disparu le personnage dont la présence avait semblé préoccuper si vivement le maître d'école de Saint-Léger.

Fanchette ignorait cette circonstance, et l'eût-elle su, sans doute elle ne s'en fût pas effrayée. Familiarisée dès son enfance avec la solitude, la pensée ne lui venait pas qu'on pût vouloir offenser une innocente fille comme elle. Quant à cette inquiétude vague que le silence et l'isolement inspirent souvent aux femmes de la ville, la jeune campagnarde ne la comprenait pas.

Néanmoins elle s'avançait pensive le long du sentier, en prenant garde qu'une branche parasite ne renversât la cruche en équilibre sur sa tête. Elle décrivait des courbes gracieuses, se penchant avec aisance tantôt à droite, tantôt à gauche, sans ralentir son pas.

Mais la belle enfant ne semblait pas avoir conscience de ces précautions; elle songeait avec chagrin que son père avait refusé de dire nettement s'il quitterait ou non la garderie de Saint-Léger pour retourner à celle de la Rochette, comme la comtesse lui en avait laissé le

choix. Fanchette ne manquait pas tout à fait d'instruction, et la lecture de quelques bons livres avait développé son intelligence.

D'ailleurs, son sens naturellement droit la préservait des craintes exagérées où s'abîmait la larmoyante Suzanne. En dépit de tout cela, elle se demandait avec épouvante ce qui pourrait arriver si son père s'obstinait à conserver ce poste périlleux et à remplir ses devoirs avec rigueur.

Pendant qu'elle se livrait à ces ré-

flexions, elle était parvenue à la petite clairière où brillait le soleil; en cet endroit, le sentier formait plusieurs embranchements, et la fille du garde ne savait lequel prendre. Comme elle hésitait, un homme, assis au pied d'un arbre voisin, se leva rapidement et la salua d'une voix douce.

Fanchette fit un mouvement de surprise; mais, après avoir envisagé l'inconnu, elle demanda tranquillement :

— Le chemin de la Fontaine-des-Pleurs, je vous prie.

La personne à qui s'adressait cette question était un jeune homme maigre et pâle, dont les traits fins exprimaient la tristesse.

Ses habits différaient peu de ceux d'un paysan, mais leur arrangement attestait une sorte de bon goût et même de distinction. Ses manières paraissaient également plus polies que celles des gens de sa condition; il se tenait devant Fanchette, son vieux chapeau de paille à la main.

— Par ici, mademoiselle, dit-il, en

désignant du doigt un embranchement latéral du sentier.

Elle remercia, par un signe de tête, et allait s'éloigner, quand l'inconnu reprit :

— La fontaine n'est pas loin, mais vous trouverez encore des chemins qui se croisent ; mademoiselle Vinet me permettra-t-elle de l'accompagner ?

Fanchette balbutia quelques mots inintelligibles, et continua sa route. Le jeune homme la suivit d'un air timide et

respectueux ; il marchait la tête nue, sur le bord du sentier.

Ils s'avancèrent en silence pendant une minute ou deux ; enfin mademoiselle Vinet, que ce silence embarrassait, dit avec curiosité :

— Vous m'avez appelée par mon nom, monsieur ; comment se fait-il que vous le sachiez déjà ?

— Je vous ai vue passer hier au soir dans le village avec votre famille, et j'ai appris qui vous étiez.

— Vous demeurez donc à Saint-Léger?

— Oui, mademoiselle.

— Et vous exercez sans doute une profession? ajouta la jeune fille qui, dans sa naïveté campagnarde, posait carrément les questions.

— J'exerce ou plutôt j'exerçais le métier de tourneur en bois et sur métaux. J'avais quelque habileté; on venait de plusieurs lieues à la ronde me confier des ouvrages que seul dans le pays je

pouvais exécuter ; malgré les chômages, je gagnais honnêtement ma vie... Mais des malheurs me sont arrivés depuis peu ; des événements fâcheux que peut-être j'aurais dû prévoir ;... enfin l'ouvrage manque maintenant, et je n'ai rien de mieux à faire qu'à me promener dans les bois ; l'air pur, la verdure, le silence rafraichissent mon sang et adoucissent mes chagrins.

Ces choses étaient dites d'une voix si touchante, celui qui parlait paraissait si profondément malheureux, que Fanchette ne put s'empêcher de lui jeter un regard de pitié.

— Ne me plaignez pas, mademoiselle, reprit-il en baissant les yeux, car j'ai sans doute mérité mon sort. Je ne vous ai parlé que de mes malheurs, j'aurais dû parler aussi de mes fautes... Mais voici la fontaine, ajouta-t-il, d'un ton différent; et vous trouverez peut-être, comme moi, que c'est un endroit délicieux, quoique les gens du pays y fassent à peine attention.

Les promeneurs venaient en effet d'atteindre un espace découvert au milieu du taillis.

En face d'eux, s'élevait un rocher orné

de plantes aromatiques, et couronné d'épaisses broussailles; au pied de ce rocher se trouvait la fontaine.

Elle consistait en une excavation peu profonde, ayant la forme d'une grotte, tapissée d'une mousse verte et unie.

L'eau filtrait comme des larmes brillantes à travers de ce beau velours aux teintes foncées; au bas de l'excavation elle se réunissait en un mince ruisseau, qui courait se perdre dans le gazon fleuri.

C'étaient ces gouttes tombant sans cesse et éternellement renaissantes, qui faisaient donner à la source le nom mélancolique de Fontaine-des-Pleurs.

Ces alentours étaient solitaires; on y respirait un air balsamique et vivifiant.

Le soleil qui se jouait dans le feuillage mobile des chênes voisins dardait parfois un de ses rayons d'or jusqu'au fond de la grotte; alors on voyait étinceler comme des aigrettes d'émeraudes et de diamants.

Ces fleurs de lumière s'éteignaient bientôt dans l'obscurité douce et mystérieuse du rocher, mais pour reparaître ensuite avec de nouvelles formes, de nouvelles couleurs, un nouvel éclat.

Fanchette contemplait d'un air ravi ce lieu délicieux ; le jeune inconnu semblait jouir de sa surprise.

— N'est-ce pas, dit-il, que vous n'aviez pas idée d'une semblable merveille? Moi, je voudrais rester ici des journées entières. Vous ne sauriez croire comme l'on est à l'aise auprès de cette

source pendant les chaleurs de l'été; et même quand l'hiver est venu, quand ces gouttes pendent immobiles à la voûte, semblables à des lustres de cristal, on ne trouverait nulle part plus de calme, de silence et de cette tristesse qui fait du bien.....

Cependant, mademoiselle, ajouta-t-il avec timidité, jamais je n'avais trouvé la fontaine aussi belle qu'aujourd'hui!

Fanchette n'eût pas l'air de comprendre ce compliment.

Elle partageait, dans une certaine

mesure, l'admiration naïve du jeune enthousiaste pour ce charmant endroit; cependant, elle n'oubliait pas ce qu'elle venait y faire.

Elle abaissa donc sa cruche, afin de l'emplir; mais là se présentait une difficulté; l'eau, ruisselant de toutes les parties de la grotte, n'avait pas de jet assez abondant pour lui permettre de réussir.

L'inconnu sourit de son embarras, il alla cueillir une large feuille de noisetier, qu'il appliqua contre la roche, de manière à former une sorte de godet.

L'eau réunie par ce petit appareil rustique se mit alors à tomber dans la cruche avec un bruit sourd, lent et monotone.

La fille du garde et son compagnon restaient silencieux l'un à côté de l'autre, pendant que le vase s'emplissait.

Fanchette paraissait examiner avec intérêt ce travail des eaux qui ruisselaient de toutes parts autour d'elle.

Lasse enfin de cet examen, elle reprit en rougissant :

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu me conduire jusqu'ici... mais je ne dois pas vous retenir plus longtemps; il me sera facile maintenant de retourner seule à la Maison-Grise.

L'inconnu ne bougea pas et continua de la regarder avec un mélange de crainte et de plaisir.

Fanchette, nous devons le dire, n'éprouvait que de la sympathie pour ce jeune homme à la fois si modeste et si triste; cependant son instinct féminin

l'avertissait qu'elle ne devait pas encourager de pareilles assiduités.

Elle se baissa d'un air d'impatience, pour activer la chute de l'eau dans la cruche en donnant une disposition nouvelle au godet de feuillage.

L'inconnu suivait des yeux chacun de ses mouvements.

— Mademoiselle, reprit-il enfin avec un soupir, je vous importune, je le vois. Cependant, avant de m'éloigner, je dois vous donner un avis important; c'est

même dans ce but que je vous attendais tout à l'heure.

— Moi ! s'écria la fille du garde avec étonnement.

— Vous ou votre mère... Je savais bien que la journée ne se passerait pas sans que l'une ou l'autre vous vinssiez à cette source renommée, et je m'étais posté dans cet espoir au bord du sentier.

— Eh bien ! parlez, monsieur, répliqua Fanchette alarmée ; mon Dieu ! de quoi s'agit-il donc ?

— La position de votre père est difficile, reprit le jeune homme, vous ne l'ignorez pas .. Aussi,vous et votre mère, devez-vous bien prendre garde aux personnes qui cherchent à capter votre confiance.

— Parlez plus clairement, monsieur; qu'elles sont ces personnes dont nous devons surtout nous défier?

— Je ne puis et ne veux en nommer aucune... du moins tant que les circonstances n'auront pas changé. Mais defiez-vous de toutes celles qui viennent à

vous avec des paroles engageantes, qui cherchent à se glisser dans votre intimité, qui vous offrent leurs services d'une voix insinuante...

— Il nous faudra donc soupçonner tous ceux qui nous témoigneront quelque bienveilance ? Et vous-même, monsieur...

— C'est juste ; je dois avoir ma part dans cette réprobation que j'appelle sur les autres..... Pourquoi m'en excepteriez-vous, puisque je n'ose dire que je ne l'aie pas méritée ?

Fanchette ne pouvait pénétrer le sens mystérieux de ces paroles; mais l'accent mélancolique du jeune homme avait remué son cœur.

— Je n'oserais si mal penser de vous, reprit-elle, de vous dont les intentions me paraissent bonnes en me donnant de pareils avis... Si donc vous consentiez à désigner d'une manière plus précise les ennemis que nous devons craindre...

— C'est impossible, murmura douloureusement l'inconnu.

Cependant, mademoiselle Vinet allait insister quand une voix forte se fit entendre tout-à-coup derrière eux.

— Bonjour, mademoiselle et la compagnie, disait-on en ricanant.

Au même instant, le maître d'école sortit du milieu des broussailles.

La pâleur de l'inconnu devint plus sensible.

Quant à Fanchette, elle éprouva seu-

lement une vive contrariété de voir interrompu ce grave entretien.

Les deux hommes échangèrent en silence des regards haineux, puis, Rouiller, se tournant vers Fanchette, lui dit d'un ton de raillerie ;

— Ma foi! j'aurais pensé rencontrer ici le malin lui-même plutôt que mademoiselle Vinet en telle compagnie..... On a beau devenir vieux, on voit toujours des choses nouvelles.

Le jeune homme de la fontaine fit un geste à la fois suppliant et menaçant pour engager Jérôme à se taire.

Fanchette, afin de cacher son embarras, se pencha vers sa cruche alors presque pleine.

— Monsieur, dit-elle sèchement, je ne vous connais pas et je ne sais ce que vous voulez dire... ce jeune homme, que j'ai rencontré par hasard, a bien voulu m'indiquer la Fontaine-des-Pleurs où je n'étais jamais venue ; il n'y a rien de mal, je l'espère.

— Allons, ne vous fâchez pas, mademoiselle! répliqua Jérôme Rouiller d'un ton patelin, en cessant de rire ; je n'ai pas voulu vous offenser, car je suis dans les meilleures dispositions pour vous et pour les vôtres..... Tout-à-l'heure, en revenant de Barneville, j'ai su que votre père venait de rafler tous les piéges et tous les collets tendus sur son triage, et je voulais le prévenir, quoique je ne le connaisse pas, de bien prendre garde à lui ; les coquins ne lui pardonneront pas ce coup-là..... Mais en passant près de la maison, je n'ai pas osé entrer, on aurait pu trouver que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas. Aussi, suis-je

très content que l'envie de boire un peu d'eau fraiche m'ait poussé du côté de la Fontaine-des-Pleurs; vous pourrez faire ma commission auprès de votre père, et surtout de votre mère, qui paraît être une femme de bons sens... Tenez, continua-t-il, en désignant l'inconnu, ce garçon pourra vous dire si j'exagère la hardiesse et la méchanceté de ces braconniers ; il en sait quelque chose!

— Oui, oui, répliqua le jeune homme d'une voix sourde, on en trouve de cruels comme des loups affamés.

Fanchette releva prestement sa cruche; l'eau dépassait maintenant et se répandait comme l'urne d'une naïade.

—Il suffit, monsieur, dit-elle à Jérôme en posant son fardeau sur sa tête ; je vous remercie de cet avis. Quant à vous, ajouta-t-elle en se tournant vers son premier interlocuteur, j'espère que vous voudrez bien venir prochainement à la Maison-Grise et nommer enfin à mon père ces ennemis dangereux qu'il a tant à redouter.

— Ah ! ah ! il a donc voulu dénoncer

quelqu'un ? s'écria le maître d'école avec une fureur contenue; ah! nous en sommes déjà là ? Soit! Nous verrons s'il osera se rendre à cette invitation! Nous verrons s'il osera franchir le seuil de la maison habitée si longtemps par... certaines personnes.

Fanchette ne savait que penser de l'implacable intimitié qui semblait exister entre ces deux hommes. Un soupçon vague; mais terrible, traversa son esprit.

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda-t-elle au maître d'école; pour-

quoi ce jeune homme ne peut-il entrer dans une maison honnête?... qui est-il donc? Comment se nomme-t-il?

— Quoi! vous ne le connaissez pas? répliqua Rouiller en ricanant, alors je comprends que vous vous soyez laissée aller à causer avec lui. Son nom seul vous expliquera tout, c'est...

— Taisez-vous, Jérôme, s'écria l'inconnu d'un ton d'angoisse en joignant les mains, ne me poussez pas à bout!

— C'est Louis Hubert, dit le maître

d'école; son nom a retenti récemment dans une cour d'assises.

Louis Hubert, puisque nous savons maintenant le nom du jeune homme pâle, s'élança sur Jérôme en rugissant, comme pour l'étrangler. Mais le maître d'école repoussa d'un revers de main son frêle adversaire, qui ne renouvela pas son attaque.

Fanchette restait muette d'étonnement et d'horreur.

— Louis Hubert! dit-elle enfin, avec

un accent douloureux, Louis Hubert, le braconnier..... le meurtrier du pauvre Ducros? Oh! mon Dieu! mon Dieu! les visages peuvent-ils tromper ainsi?

Elle voulut s'éloigner.

— Fanchette! mademoiselle! s'écria Louis Hubert en cherchant à la retenir par sa robe, je vous en supplie, écoutez-moi...

La jeune filla se dégagea brusquement et le regarda d'un air si courroucé, si

méprisant, que le malheureux recula terrifié. Alors elle partit au pas de course, et la fontaine était déjà loin derrière elle, qu'elle entendait encore le bruit d'une violente altercation entre les deux hommes.

Bientôt ce bruit cessa tout à fait, mais Fanchette ne ralentit pas sa marche précipité. Elle était fortement émue; ses tempes battaient avec violence; dans l'état d'agitation où se trouvait son esprit, la locomotion rapide était pour elle un besoin.

— Un assassin ! murmurait-elle, un de ces misérables souillés de sang qui menacent la vie de mon père !..... Où donc avais-je les yeux ? Il me semblait si bon, si timide, si digne de compassion ! Sa voix m'allait au cœur, et lui, sans doute, ne songeait qu'à me tendre un piége abominable... Dieu peut-il avoir fait des créatures si perverses?

Cependant, malgré la rapidité de sa course, elle n'arrivait pas à la Maison-Grise; plus elle avançait, plus le sentier s'alongeait devant elle. Dans son trouble, en effet, elle avait quitté le chemin

direct. Elle s'en aperçut bientôt; mais elle continua d'avancer, comptant trouver à chaque instant l'avenue du carrefour; or, les clairières succédaient aux clairières, les hautes futaies aux taillis, et l'avenue ne paraissait pas.

Un quart d'heure s'écoula. Le silence et la solitude n'avaient pas manqué, sur la fille du garde, leur effet calmant ordinaire. Aussi chercha-t-elle bientôt à se rendre compte de sa situation et, regardant autour d'elle avec inquiétude, elle reconnut qu'elle s'était égarée.

# CHAPITRE CINQUIÈME

## V

### LA FAISANDERE.

Pendant qu'elle cherchait à s'orienter tant bien que mal, Fanchette Vinet aperçut à travers le feuillage une longue clôture en planches qui semblait circonscrire un espace de terrain considérable.

L'intérieur de l'enceinte formait une espèce de jardin anglais avec des allées sinueuses et de fréquentes éclaircies, où pénétraient librement l'air et la lumière ; au centre, on entrevoyait un pavillon de construction rustique, destiné, sans doute, au logement d'un gardien. Fanchette devina que le hasard l'avait conduite à la faisanderie du comte ; c'était là qu'on élevait à grands frais de jeunes oiseaux qui, parvenus à l'âge d'adultes, franchissaient les barrières et allaient peupler la forêt environnante. Elle n'eut plus de doutes à cet égard quand, s'approchant des planches mal jointes de la palissade, elle vit de petites huttes de

paille et de filets appelées *parquets* des poules couveuses enchaînées par la patte, et même des faisandeaux retardataires qui n'avaient pas encore assez de force dans leurs ailes pour gagner la campagne. Tout à fait rassurée, elle se mit à longer la clôture, avec l'espoir de rencontrer quelqu'un qui lui montrerait la direction de la Maison-Grise.

Elle allait tourner un angle de l'enceinte, quand elle entendit le bruit d'une conversation animée, dans l'intérieur même de la faisanderie. Elle fut sur le point d'appeler pour demander son che-

min; mais son aventure récente à la Fontaine-des-Fleurs l'avait mise en garde. Elle voulut donc reconnaître d'abord à qui elle avait affaire. Prenant sa cruche à la main, elle écarta les hautes herbes et vint appliquer l'œil aux fentes de la cloison.

Les causeurs se trouvaient tout près d'elle; c'était miracle qu'ils n'eussent pas entendu venir, malgré sa légèreté, l'Atalante villageoise. Ils avaient pris place sur un banc de bois, dans le jardin de la faisanderie, et leurs vêtements touchaient les palissades. Le haut intérêt de

cet entretien confidentiel pouvait seul expliquer leur distraction. Ils étaient deux, un jeune homme élégamment vêtu, de figure charmante, mais dont la beauté presque féminine rappelait peut-être trop les personnages des gravures de mode, et la comtesse de Ganges.

Ce jeune homme, que Fanchette ne connaissait pas, était Edouard de Barneville, le second fils de la baronne de Barneville, qui demeurait au château de même nom, de l'autre côté de la forêt. Cette famille, particulièrement maltraitée par la révolution, se trouvait alors

bien déchue de son ancienne opulence. La baronne avait même eu besoin d'une extrême économie pour élever convenablement ses deux fils. L'aîné, dès l'âge de dix-huit ans, avait pris du service, et, à l'époque où nous sommes venus, il occupait un grade supérieur dans l'armée.

Edouard, le plus jeune, demeurait près de sa mère, dont il était le Benjamin. Ayant toujours vécu dans la solitude, il avait un caractère faible, méditatif, un peu sauvage, et cependant susceptible d'une exaltation singulière. Mais les événements subséquents le feront suffisamment connaître au lecteur.

En apercevant son impérieuse maîtresse, Fanchette voulait s'enfuir; elle ne l'osa pas.

Le moindre mouvement devait la trahir; les ronces et les épines, qu'elle avait écartées pour arriver jusque là, s'étaient refermées sur elle; impossible de se frayer de nouveau passage sans produire quelque bruit.

Or, que deviendrait la pauvre Fanchette, si la comtesse de Ganges, la bienfaitrice de sa famille, la surprenait dans une position qui prêtait si bien aux in-

terprétations fâcheuses? Force lui fut donc de demeurer complètement immobile, retenant son haleine, et d'attendre, courbée dans les hautes herbes, un moment favorable pour se retirer.

La comtesse parlait d'une voix contenue, mais accentuée et distincte :

— Je vous le répète, Edouard, disait-elle, je ne saurais mener plus longtemps cette vie de duplicité, de mensonge, de trahison ; je succombe sous le fardeau. Parfois ma raison s'égare ; je ne me reconnais plus... Je deviens injuste pour

ceux qui m'approchent, car je crains toujours qu'ils ne me méprisent comme je me méprise moi-même. Tout à l'heure, en entendant un vieux serviteur me rappeler ma chaste et pure enfance, j'ai senti mon cœur se briser; j'ai fait un un retour vers le passé; j'ai mesuré du regard avec terreur l'immense distance qui m'en sépare... Edouard, ce supplice doit avoir une fin; il faut cesser de nous voir; j'y suis résolue, et vous saurez, je l'espère, vous soumettre à la nécessité, comme moi.

— Ah! madame, reprit l'interlocuteur

d'une voix gémissante, pouvez-vous me parler de séparation? A mon tour, ce que vous demandez excède mes forces et mon courage! Vous êtes mon premier, mon unique amour, Léocadie, et si vous m'aimiez comme je vous aime...

— Vous pouvez peut-être aimer sans remords, Edouard; mais moi... Pourtant je cherche à me persuader que la fatalité fut encore plus coupable que nous... D'abord quand vous m'avez vue seule, oubliée dans ce désert, vous honnête et bon jeune homme au cœur neuf, vous m'avez prise en pitié, vous vous êtes ému de mes souffrances; et moi, n'ayant que

vous pour me plaindre, pour m'écouter, pour pleurer quand je pleurais... Mais non, s'interrompit-elle d'un ton brusque, ne cherchons pas d'excuses; il n'y en a pas, il ne saurait y en avoir... Tenez, parlons raison plutôt; Edouard, il est temps que vous songiez à votre avenir. Je sais qu'un ami de votre famille, devenu puissant, vous propose une place importante dans une administration publique. Vous avez refusé. Votre bonne mère se plaignait dernièrement en ma présence, et les larmes aux yeux, de ce refus obstiné; elle n'en pouvait deviner la cause, ou peut-être elle la devinait trop... Edouard, il faut profiter de cette circonstance fa-

vorable; il faut accepter ce poste, il faut partir, partir sur-le-champ!

— N'exigez-pas cela, madame, dit Edouard dans un transport de douleur; quitter ce pays, ne plus vous voir..... je n'y consentirai jamais! je préférerais cent fois me jeter dans l'étang de Barneville!

— Eh bien, alors, si le soin de votre avenir, les desirs de votre mère, la dignité de votre nom ne peuvent rien sur vous, ce sera moi qui réclamerai ce sacrifice de votre générosité... Edouard, je suis malheureuse, et malheureuse par

vous ; je suis poursuivie de remords qui ne me laissent de repos ni le jour ni la nuit... Ces remords sont peut-être un avertissement d'en haut, et Dieu nous punirait par quelque grande catastrophe de ne pas en avoir tenu compte. Il me semble que tous ceux qui m'approchent lisent ma faute sur mon front et vont devenir les instruments de ma perte. Dans chacun de mes domestiques je vois un espion, un traître. Ce François, ce vieillard bourru, mais fidèle et discret, qui m'accompagne partout, m'inspire lui-même des craintes continuelles. Malgré les bienfaits dont je l'accable, je crois souvent reconnaître sur ses traits

une expression de mépris et de menace... Edouard, Edouard!..... si celui dont je porte le nom apprenait jamais combien j'ai démérité, je mourrais de honte et de douleur!

— Et pourtant, madame, ne pourrait-il pas justement s'accuser des malheurs et des fautes que vous déplorez avec tant d'amertume? N'est-ce pas lui qui, par son abandon et ses outrages, a rempli votre âme de fiel et de dégoût? Ne vous inquiétez ni de ses plaintes ni de ses reproches, s'il ose en élever jamais, car il est seul coupable. Pour moi, je le hais,

et si le ciel me fournissait une occasion de lui montrer mon aversion..

— Ne dites pas cela, Barneville, s'écria la comtesse. A cette pensée que vous pourriez vous trouver face à face avec le comte, engager une lutte contre lui, tout mon sang se glace dans mes veines. Oh! Edouard, je vous en supplie, promettez-moi de fuir cette occasion dont vous parlez; promettez-moi, quoi qu'il arrive, à tout prix, d'éviter un conflit dont les suites possibles me font frémir!

— Vraiment, madame, reprit le jeune

homme avec ironie, on croirait que vos vœux, en pareil cas, seraient pour lui seul !

— Non, non, Edouard, dit la comtesse en fondant en larmes; cependant je l'aime encore, et dussiez-vous me tuer, je crois que je n'ai jamais aimé que lui!

Un profond silence suivit ces paroles; on entendit seulement un craquement du banc, comme si l'un des interlocuteurs eût fait un soubresaut convulsif, puis des sanglots et des soupirs étouffés.

Si bizarre que semble un pareil aveu, dans la situation de la comtesse, il n'était pas moins d'une rigoureuse vérité.

Cruellement blessée de l'indifférence et de l'abandon de son mari, madame de Ganges, soit par désœuvrement, soit par un vague désir de vengeance, soit enfin dans l'espoir qu'elle parviendrait à ramener le comte en excitant sa jalousie, n'avait pas d'abord assez énergiquement désespéré l'amour de Barneville.

Sûre d'elle-même, elle avait cru de-

voir user d'indulgence pour une passion qu'elle comptait diriger ou contenir au profit de ses secrets intérêts.

Mais elle s'était trompée dans ses calculs, elle s'était trouvée prise dans ses piéges.

Cet amour impétueux d'un jeune homme, dans toute l'ardeur d'une première affection, avait emporté l'imprudente comtesse au-delà des bornes qu'elle avait voulu fixer d'avance.

Son sort était celui de beaucoup de

femmes, qui, comme elle, ne craignant pas de jouer avec le feu, finissent par succomber sans amour.

Fanchette ne comprenait pas tout ce qu'elle venait d'entendre ; mais elle entrevoyait comme un abîme sombre où s'était précipitée cette femme si belle et si fière.

Maintenant, elle s'expliquait les humeurs noires de la comtesse, ses colères et ses caprices ; elle devinait la plaie saignante que cachaient les étoffes précieuses et les diamants de l'épouse déchue.

Des larmes sympathiques coulaient sur ses joues virginales.

Enfin, le silence cessa de l'autre côté des palissades.

Edouard de Barneville dit à la comtesse d'une voix altérée :

— Il suffit, madame ; je dois avoir hâte maintenant de vous délivrer de ma présence... Rassurez-vous donc ; bientôt, mon amour ne vous importunera plus..... Je ne veux plus être la cause de ces terreurs que je m'explique enfin, puisque,

de votre propre aveu, vous ne m'avez jamais aimé.

Et il se frappa le front avec désespoir.

— Edouard, ne me parlez pas sur ce ton d'aigreur ; j'ignore peut-être moi-même jusqu'où ce sentiment, que je déplore, a pénétré dans mon cœur... Laissez-moi plutôt vous remercier de votre détermination courageuse, et puisque nous devons nous séparer, séparons-nous sans haine et sans colère... Hélas! n'aurons-nous pas l'un et l'autre assez de souvenirs amers?

Le beau jeune homme écoutait d'un air sombre, l'œil fixe et morne.

Il reprit avec un accent étrange :

— Eh bien ! soit, madame, dussé-je en mourir, je veux me sacrifier à votre bonheur, à votre repos... Mais du moins ne me sera-t-il pas permis de mettre une condition à ce douloureux effort !

— Et laquelle, Edouard ?

— Je désire vous voir encore une

fois, pour vous adresser mes derniers adieux.

— A quoi bon? répliqua la comtesse avec un soupir; ces adieux attendrissent l'âme inutilement, énervent le courage... Néanmoins, j'y consens; dans trois jours nous nous reverrons ici même, où nous semblons toujours nous rencontrer par hasard. D'ailleurs, les convenances ne vous autorisent-elles pas à venir, avant votre départ, me rendre visite à Saint-Léger?

— Non, non, ce n'est pas là, dit Bar-

neville en baissant la voix, mais au pavillon du jardin, comme autrefois..... Léocadie, de grâce, écoutez la seule prière que je vous adresserai jamais sur la terre!

Madame de Ganges refusa d'abord; mais Edouard insista d'une manière si pressante, qu'elle finit par céder.

— Allons, reprit-elle, puisqu'il le faut... Mardi prochain, quand tout le monde au château, sera couché, j'irai vous attendre au pavillon... Et cependant, il eût mieux valu peut-être renon-

cer à cette entrevue ; qui peut répondre qu'elle ne nous sera pas fatale ?

Pendant ces dernières paroles, les deux interlocuteurs s'étaient levés et s'avançaient lentement sous les allées ombreuses de la faisanderie.

Bientôt le murmure de leur voix devint moins distinct et se perdit dans l'éloignement.

Fanchette, en se voyant libre, bondit hors de sa cachette.

D'abord, elle passa la main sur son front et respira bruyamment; on eût dit qu'elle venait d'éprouver un pénible cauchemar.

Puis, saisie d'une frayeur panique, elle prit sa cruche et courut dans le sentier qui longeait la faisanderie.

Au moment de tourner l'angle de l'enceinte, elle se trouva face à face avec un homme qui semblait s'être caché, comme elle, dans les buissons voisins de la clôture en planches, mais de l'autre côté de l'angle.

Fanchette le reconnut sur-le-champ; c'était François, le vieux domestique de la comtesse.

Il jeta sur elle un regard menaçant.

— D'où venez-vous? demanda-t-il avec dureté; êtes-vous là depuis longtemps?

Fanchette fut intimidée; néanmoins sa présence d'esprit ne l'abandonna pas.

— Quelque chose m'a fait peur dans

le bois, répondit-elle; j'ai couru, je me suis égarée..... Indiquez-moi, je vous prie, le chemin de la Maison-Grise.

Elle s'exprimait avec cette assurance imperturbable, apanage des filles d'Eve, même les plus innocentes; mais François ne paraissait pas complètement satisfait de cette explication et hochait la tête.

Enfin, il tourna le dos à la pauvre enfant et se mit à marcher à grands pas.

Fanchette le suivit.

Au bout d'un instant, ils atteignirent une large allée à l'extrémité de laquelle on apercevait le carrefour et la maison du garde.

La petite fit une humble révérence, qu'on ne remarqua pas, et se dirigea rapidement vers sa demeure.

De son côté, le domestique bourru s'empressait de rejoindre deux chevaux attachés à un arbre, comme pour faire croire qu'il n'avait pas quitté son poste un seul instant.

Fanchette arriva tout essoufflée à la Maison-Grise.

Vinet était déjà reparti, elle ne trouva que Suzanne qui pleurait selon son habitude.

Après un moment de repos, elle apprit à sa mère sa double rencontre à la Fontaine-des-Fleurs.

Elle glissa légèrement sur ce qui concernait Louis Hubert, mais elle insista sur l'avis menaçant du maître d'école au sujet de la saisie des engins de braconnage.

Quant à la scène de la faisanderie, elle n'en souffla mot.

A quoi bon révéler sans nécessité des fautes qui devaient rester ensevelies dans l'ombre et le silence?

Suzanne du reste était incapable de s'occuper d'autre chose, en ce moment, que du sort de son mari.

— Oui, oui, pensait-elle, si je le laissais faire, Vinet serait infailliblement assassiné par les brigands... Mais avec le secours de cet homme de bien, M. Rouiller, je le sauverai malgré lui!

# CHAPITRE SIXIÈME

VI

UNE SOIRÉE A LA MAISON-GRISE.

Quelques jours se passèrent, et Vinet ne parlait pas de quitter son poste.

Au contraire, il remplissait ses fonctions avec ardeur et semblait se piquer

au jeu contre les terribles braconniers.

Sur pied jour et nuit, il ne rentrait au logis, à longs intervalles, que pour prendre ses repas.

Dans ce court espace de temps, il avait étudié minutieusement toutes les parties de la forêt confiée à sa garde ; il avait sondé les halliers les plus fourrés, scruté les bas-fonds, les marais, les carrières.

Il en savait autant sur ce point que

ceux de ses nouveaux camarades qui vivaient dans le pays depuis de longues années.

Aussi Vinet leur avait-il demandé quelques renseignements sur certains habitants des villages voisins, mais il n'avait pas voulu les associer à ses expéditions.

Il les laissait se fatiguer en rondes et en patrouilles ; quant à lui, il opérait toujours seul.

M. Dubreuil venait presque tous les jours à la Maison-Grise, comme pour s'assurer si son garde vivait encore.

Il avait remontré plusieurs fois à Vinet le danger de cet isolement; mais le bonhomme lui répondait en riant de son gros rire :

—Laissez-moi faire, bigre! Ces promenades de plusieurs personnes qui se réunissent de points différents ne valent rien du tout; les braconniers en ont vent et décampent... Sans compter,

monsieur Dubreuil, qu'il existe des faux-frères, vous savez? Au lieu que, Choupille et moi, nous ne craignons pas les traîtres... Prenez donc patience, la besogne ira bien, je vous le garantis.

Le régisseur haussait les épaules, et se retirait tout chagrin de cette opiniâtreté, qui pouvait avoir des suites funestes.

Néanmoins, depuis la saisie des piéges, exécutée le premier jour, Vinet n'avait fait ni capture, ni procès-verbal.

Quoique son triage fût le plus giboyeux de la forêt, le plus fréquenté des maraudeurs, lacets et collets avaient disparu comme par enchantement.

De même, à l'heure de l'affût, le matin ou le soir, il n'avait pu surprendre d'affûteur en flagrant délit.

Cependant le braconnage allait son train.

Quand le garde était en embuscade

sur un point, il entendait fréquemment des coups de fusil à l'autre extrémité du bois.

On eût dit qu'un malin génie avertissait exactement les malfaiteurs du poste qu'il avait choisi.

En dépit de tout cela le bonhomme n'était nullement découragé; content et de joyeuse humeur, il attendait tranquillement le résultat inévitable de sa vigilance.

Pendant ces quelques jours, la mère Vinet, la plaintive Suzanne, semblait s'être un peu résigné à son sort; elle ne pressait plus son mari de retourner à la Rochette, et quoiqu'elle poussât encore de longs soupirs quand il sortait, elle faisait trêve à ses lamentations.

En revanche, Fanchette, vive et gaie jusqu'à ce moment, devenait taciturne, mélancolique.

Peut-être, en secret, conservait-elle de sérieuses inquiétudes à l'égard de son

père; peut-être aussi ce changement d'humeur avait-il une autre cause encore, dont elle se réservait le secret.

Elle vaquait avec sa mère aux soins du ménage, et le peu d'instants qu'elle avait de libres, elle les passait dans sa chambre, soit à lire, soit à travailler.

Elle sortait rarement et rentrait aussitôt, par crainte des mauvaises rencontres.

Plusieurs fois, en effet, elle avait vu

rôder autour de la maison ce Louis Hubert que l'on regardait, malgré son acquittement, comme le meurtrier de Ducros.

Plus pâle et plus sombre que la première fois, il semblait vouloir s'approcher de Fanchette; mais celle-ci se détournait avec une expression bien marquée de dégoût et il n'osait lui adresser la parole.

Quant à la comtesse, elle s'était promenée une seule fois dans la forêt de-

puis sa visite chez le garde, et le bruit courait qu'une indisposition légère la retenait au château.

Vers le soir du cinquième jour, le bonhomme Vinet était rentré pour souper, et il se livrait plus longtemps que de coutume aux plaisirs de la bonne chère et du chez soi.

Bien installé près du feu, devant une petite table où l'on voyait des plats et des pots vides, il allongea les jambes sur les chenets d'un air de béatitude.

Au dehors, on entendait les mugissements du vent et le cliquetis de la pluie.

Choupille, couchée devant le foyer, poussait de petits grognements de satisfaction.

Cependant le fusil, le carnier et la peau de bique du garde restaient en évidence sur une chaise, comme si cet attirail eût dû bientôt être nécessaire; aussi le chien, en jetant par moments un regard de ce côté, semblait-il ne pas trop prendre au sérieux sa félicité présente.

Les deux femmes allaient et venaient en silence, pour servir le chef de la famille. Tout-à-coup Vinet se tourna vers Fanchette, et la regarda d'un air câlin, en lui disant :

— Voyons, petite, sois bonne fille... va chercher la bouteille d'eau-de-vie dans l'armoire. La nuit sera bigrement humide; j'aurai besoin de quelque chose pour me tenir l'estomac chaud... et puis, tu sais? on assure que l'eau-de-vie fait maigrir.

— Père, le médecin l'a défendu! répondit Fanchette avec hésitation.

— Eh! bigre, une fois n'est pas coutume. . Allons! j'y suis décidé; je veux boire un petit coup.

Fanchette obéit et apporta la bouteille à son père; au lieu d'un petit coup, le bonhomme s'en versa un très grand dans un verre à cidre et se mit à le siroter avec délices.

— Vinet, demanda Suzanne de son ton larmoyant, tu vas donc, par cet horrible temps, rester dehors une partie de la nuit?

— Une partie! poulette, tu peux bien dire toute la nuit.... Il ne manque pas d'ouvrage ce soir.

— Eh! à quoi te sert donc d'être continuellement sur pied? Tu ne vois rien, tu n'arrêtes personne, tu ne verbalises pas; ne vaudrait-il pas mieux rester dans ta maison et dormir dans ton lit?

Le garde se mit à rire d'un air de complaisance :

— Tiens, dit-il, tu ne sais pas de quoi

tu parles... Je suis plus avancé qu'on ne croit; j'ai déjà joué de bons tours aux braconniers et je leur en jouerai d'autres encore. Avant huit jours d'ici, je les tiendrai tous dans le sac!

Et profitant de la stupéfaction de sa femme et de sa fille à cette nouvelle, il se versa libéralement un nouveau coup d'eau-de-vie.

— Allons donc! tu te vantes! reprit Suzanne en s'approchant avec intérêt; depuis que tu bats les buissons, tu n'as

pas pu rencontrer un seul de ces hommes de la forêt.

— Et pourtant, poulette, répliqua le garde, à qui la liqueur enivrante déliait déjà la langue, à l'heure où nous sommes je connais tous ces coquins, excepté le chef... Je sais leurs noms, leur demeure, et, à la première occasion, je les prendrai d'un coup de filet... Eh! eh! bigre, ce n'est pas trop mal travaillé pour le peu de temps que nous sommes ici!

— Serait-il possible? dit Suzanne.

— Père, demanda Fanchette, comment donc as-tu fait ?

Vinet continua de rire en se prélassant sur sa chaise de paille.

— Ecoutez, poulettes ; avant de partir, je veux vous raconter ça pour vous amuser un peu ; je puis tout dire à présent ; mais c'est un tour pendable que je leur ai joué, et le diable lui-même a dû m'en inspirer la pensée. Figurez-vous que là-bas, dans ces carrières abandonnées, du côté de la route de Paris, j'avais décou-

vert ou plutôt Choupille, dont le nez est excellent, m'avait fait découvrir la cachette où les braconniers cachent leur gibier, un trou profond que l'on bouche le jour avec des branches et des feuilles sèches. Quand je suis tombé sur le grenier des coquins, il était fort bien garni, ma foi ! Un bon brocard, trois lièvres et une demi-douzaine de faisans. Un autre aurait tout raflé, mais bigre ! moi, pas si bête ! Les braconniers auraient cherché quelque autre place et il eût fallu recommencer. Voulant avant tout connaître ces hôtes invisibles, et sûr qu'ils reviendraient la nuit suivante pour chercher leur marchandise, je suis rentré chez

nous, j'ai pris un pot de couleur rouge, puis, avec un pinceau j'ai marqué les feuilles des arbustes voisins de la cachette. La nuit suivante, je suis venu me mettre en embuscade à quelque distance. Ces beaux messieurs, sont arrivés, en effet, les uns après les autres, en rampant dans les buissons; j'en ai compté jusqu'à six qui apportaient au magasin commun leur chasse de la nuit. Vers les trois heures du matin, on a signalé la diligence de Paris sur la route; alors deux braconniers se sont chargés de tout ce gibier qu'ils avaient peine à porter, les brigands! Ils sont allés attendre la voiture qui s'était arrêtée en les voyant;

puis, ils ont remis le gibier au conducteur qui les a largement payés, et la diligence est repartie au grand trot. Cependant, j'ai pu m'approcher d'eux, car on n'y voyait goutte, et j'ai entendu l'un d'eux dire au conducteur : « — A mardi, dans la nuit ; le chef y sera, et nous aurons bien meilleure chasse. » Meilleure chasse !... les gueusards ! que veulent-ils donc de plus ? Enfin, nous sommes au mardi convenu ; cette nuit, je vais dénicher enfin ce fameux chef, qui doit être un fripon madré.

J'ai bien des soupçons sur quelqu'un... mais il vaut mieux être sûr... »

Les deux femmes écoutaient bouche béante.

— Mais alors, demanda Suzanne, comment as-tu pu reconnaître ces gens?

— Et la couleur, bigre! Tu ne songes plus à la couleur que j'avais passée sous les feuilles des buissons?... Hier, je suis allé me promener dans le bois, et j'ai rencontré, de ça de là, tous mes rôdeurs avec de larges taches rouges sur leurs habits; je les avais marqués comme des moutons gras à la foire. Les uns étaient

venus pour couper du fourrage, les autres ramassaient des glands, d'autres fagotaient de l'air le plus innocent du monde; mais je suis informé de leurs noms; j'ai pris des renseignements sur leur compte, et maintenant leur portrait est gravé dans ma cervelle. Le reste sera facile comme bonjour quand je connaîtrai le chef... Ah! bigre! ils ne s'attendaient pas à celle-là!

Tout en parlant, l'honnête garde portait de nouveau la main à la bouteille, par distraction, sans doute; Fanchette la lui retira lestement.

— Assez, père, lui dit-elle; tu vas te faire du mal... Assez pour aujourd'hui...

— Tu crois? reprit le bonhomme; soit, mon enfant, serre cela; aussi bien, je me sens ragaillardi... Voyons, poulettes, que dites-vous de mes gentillesses? Trouvez-vous encore que je perde mon temps, bigre?

— C'est fort bien, Vinet, reprit Suzanne; mais les autres peuvent être aussi fins que toi; et s'ils venaient à découvrir ta ruse...

— Hum ! il est fort possible qu'ils aient vent de la chose. L'un d'eux avait déjà tenté de laver ses vêtements, et si ma couleur n'était pas si tenace, il m'eût échappé pour cette fois. D'autres, pendant que je les questionnais, regardaient avec inquiétude les taches rouges de leurs blouses ; enfin, dans la journée, j'en ai vu plusieurs traîner leurs guêtres autour des carrières, et ils paraissaient examiner les arbustes encore enjolivés d'une peinture de ma façon..... Oui, sans doute, ils doivent avoir maintenant reconnu la piperie. Mais que fait cela ? Ils en seront moins hardis !

— Tiens, père, dit Fanchette d'un

ton cajoleur en écartant les cheveux gris du bonhomme pour lui donner un baiser sur le front, on ne croirait jamais, à voir ton air simple et bon, que tu as tant de malice..... Mais je serais curieuse de savoir une chose.

— Voyons, petite, reprit le garde en se gaudissant sous les caresses de sa charmante fille, que veux-tu savoir? En quoi ces frasques de braconniers peuvent-elles t'intéresser?

— Oh! mon Dieu! en rien du tout;

c'est pure curiosité... Ce jeune homme que je rencontre par fois de ce côté, tu sais? celui qu'on a jugé pour l'affaire de Ducros, fait-il aussi partie de la bande?

Malgré ses protestations d'indifférence, Fanchette avait la voix tremblante.

— Ah! le petit Louis Hubert, répliqua le garde, je crois être sûr que non. Autrefois, il frayait avec les autres; mais, depuis l'affaire en question, ils se sont brouillés... Il a profité de la leçon et, bigre! la leçon était rude!

La jeune fille recueillait avidement chacune de ses paroles :

— Que la sainte Vierge en soit louée! dit-elle.

Son père la regarda du coin de l'œil.

— Et que t'importe à toi, petite ?

— Dame ! balbutia Fanchette, il pourrait être plus dangereux que les autres..... on le rencontre sans cesse dans les bois...

— Ah ! c'est donc cela ? Mais rassure-toi, poulette ; rien à craindre... C'est un original, un rêvasseur à moitié fou, qui se promène pour regarder les arbres, les ruisseaux, le soleil et la lune; il a des idées comme çà. Quand il s'est mis à braconner avec les coquins, l'ouvrage n'allait pas ; et puis il avait un jeune frère infirme, malingreux, presque idiot, qu'il avait mis en pension chez un médecin de Chartres dans l'espoir de le guérir..... Ce frère lui coûtait les yeux de la tête, et c'est pour subvenir à ces dépenses que le pauvre Hubert s'était laissé entraîner par les autres, il travaillait à son atelier le jour et braconnait la nuit.

Quand on le mit en prison et qu'il ne put plus payer pension, son pauvre idiot de frère fut jeté dans un hospice, où, peu de jours après, il mourut misérablement.... Oh ! je connais déjà toute cette histoire.

— Ce monsieur Hubert a fait cela, mon père ? Il a soutenu son frère malade, il s'est compromis pour lui ? Savez-vous que c'est très beau ! Mais alors, sans doute, il est innocent du crime qu'on lui reproche ?

— C'est possible; M. Dubreuil, un

homme instruit et raisonnable, m'a raconté l'affaire. La culpabilité de ce garçon n'a jamais été prouvée; aussi les juges l'ont-ils absous. Quelques charges pourtant s'élevaient contre lui : d'abord on le connaissait pour braconnier; puis on avait trouvé chez lui le second coup de son fusil, chargé du même plomb et du même papier que le coup qui avait tué le garde. Hubert a répondu qu'une personne qu'il ne pouvait désigner, avait dû venir secrètement chercher son fusil chez lui et le rapporter de même en son absence. Du reste, des témoins fort honnêtes ont déclaré qu'au moment du crime, l'accusé se trouvait à Senne-

terre, à six lieues de là. Cette histoire présente bien quelques obscurités ; mais réellement il me répugne de croire que ce garçon ait fait ce vilain trait !

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

